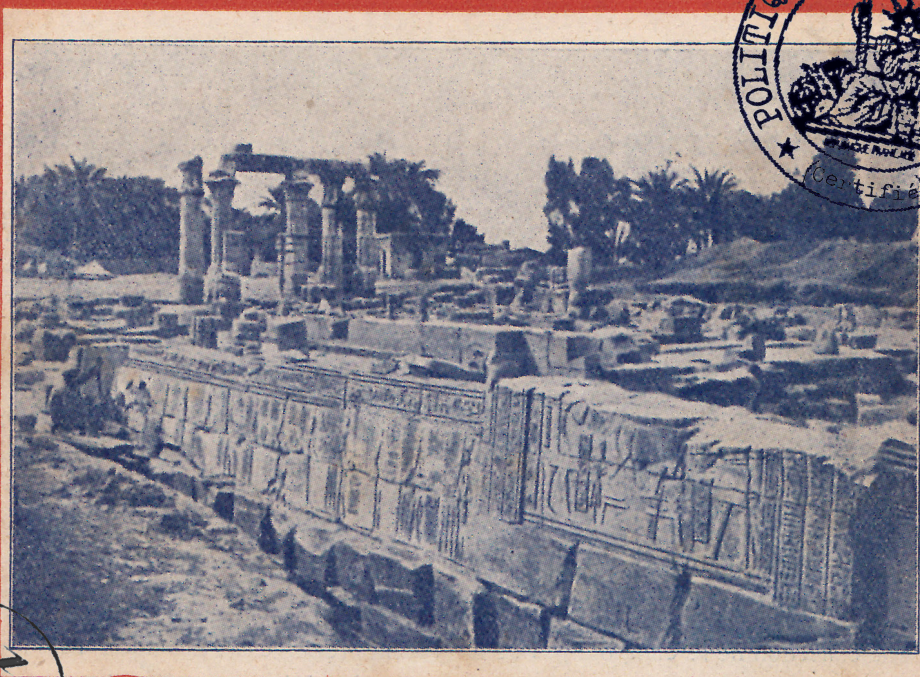


CH. LUCIETO

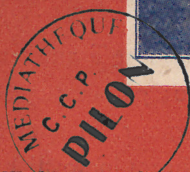
Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Le mystérieux temple de Médamoud.



Chaque fascicule contient un récit complet

LES VENGEURS D'ISIS

N° 10

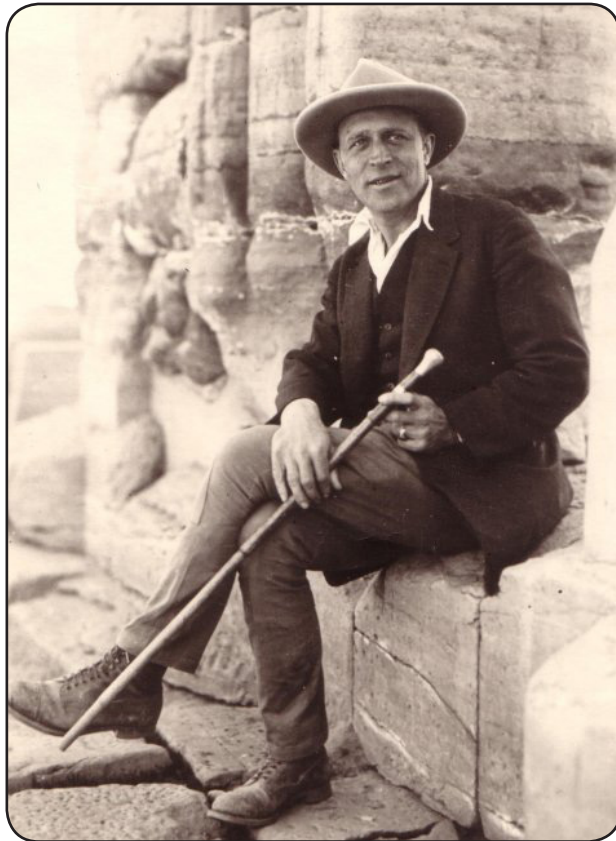


Août 1929

ÉDITIONS LA VIGIE

THE SAVOISIEN

136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI^e)



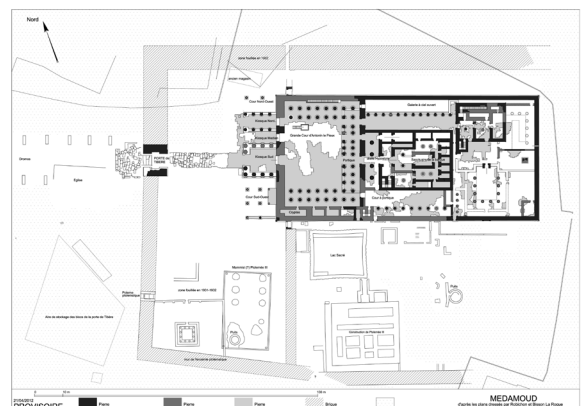
Fernand BISSON DE LA ROQUE

Né le 30 juin 1885 à Bourseville (Somme), mort le 1^{er} mai 1958 à Neuilly-sur-Seine, est un égyptologue et archéologue français.

Études à l'école des langues orientales, à l'école du Louvre et à l'école des hautes études de la Sorbonne.

Nommé pensionnaire en 1912 de l'institut français d'archéologie orientale.

De 1922 à 1924, il dirige un chantier de fouilles à Abou Rawash d'où il exhume le sarcophage et la tête du roi Djédefrê. Puis jusqu'en 1932, il se consacre au dégagement du sanctuaire de Montou à Médamoud. De 1932 à 1950, il participe aux fouilles de Tôd, dégagant notamment le temple, son bassin sacré et son dromos.

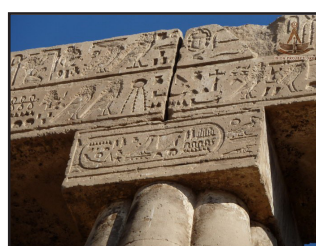


SESOSTRIS III

Le règne de Sésostris III, marque l'apogée du Moyen Empire. Ce roi est resté dans la mémoire des Égyptiens comme l'un des plus grands de leur histoire.



Vue du temple de Monthou



CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LES VENGEURS D'ISIS

I

**Où, une fois de plus,
James Nobody reçoit pour mission
d'expliquer l'inexplicable...**

Tout ce qui est parvenu jusqu'à nous concernant la civilisation égyptienne, alors que les Pharaons avaient fait de Thèbes leur résidence favorite, ne peut qu'ajouter au prestige considérable dont jouissent encore auprès des égyptologues et des touristes, les ruines splendides de cette cité, jadis si belle et si florissante.

Admirablement située dans cette plaine si fertile qu'est la vallée du Nil, Thèbes, — *la ville aux cent portes*, — témoigne de sa puissance passée, non seulement par le nombre et la richesse des ruines monumentales de ses palais et de ses temples, mais aussi, — et surtout, — par la multitude et la variété des nécropoles qui, par milliers, s'étendent sur les deux rives du fleuve sacré.

De tout temps, les archéologues s'efforcèrent d'arracher leurs secrets à ces ruines, vestiges d'un passé à jamais aboli, mais qui n'en demeure pas moins grandiose, et de pénétrer les mystères enfouis dans ces temples.

Mais, s'ils firent des découvertes importantes,

s'ils mirent à jour des sarcophages, des meubles, des objets d'une énorme valeur artistique et d'une richesse invraisemblable, si, patiemment, ils reconstituèrent l'histoire fabuleuse de cette ville unique au monde, chaque jour que Dieu fait, leurs successeurs s'aperçoivent, stupéfaits, que, loin de tout connaître, ils ont tout à apprendre...

S'il est exact, en effet, que la pioche du fellah a fait surgir de terre des ruines et des monuments ensevelis sous le sable depuis des siècles, il est non moins exact que, sous le limon du Nil et sous le calcaire éblouissant de blancheur des hypogées, demeurent, inviolés, des palais, des temples et des tombeaux.

Et cela est si vrai que, à l'époque où se produisit le drame que nous entreprenons de conter, c'est-à-dire, au mois de juin de l'an de grâce 1925, on découvrit à Médamoud, à neuf kilomètres à peine de Karnak, — alors qu'on ne s'attendait à trouver là qu'un simple reposoir identique à ceux dont est parsemée la plaine avoisinante, — un temple ptolémaïque de toute beauté.

Plus grand, s'il se peut, et mieux conservé que celui édifié à Denderah, au dieu « Hathor », ce temple, dont la largeur est de quarante-quatre mètres et la longueur de cent mètres environ, offre différentes particularités qui, toutes, sont d'un intérêt puissant.

Entouré d'un mur d'enceinte qu'ornent des sculptures et des hiéroglyphes parmi lesquels certains remontent à l'an 2000 avant Jésus-Christ, il est construit sur un plan tout «à fait différent de ceux connus jusqu'ici et, alors que, selon toute apparence, il était consacré à Isis, la «déesse des morts», ses annexes étaient dédiées, par contre, à Montou, le dieu thébain de la guerre, dont, jusqu'alors, on ignorait à peu près tout.

En effet, le mur d'enceinte porte des bas-reliefs admirablement conservés, lesquels représentent deux ou trois cents personnages symboliques, figurant les chefs et les rois vaincus par l'Égypte et venant faire à ce dieu les offrandes rituelles.

A elle seule, la porte monumentale de ce temple constitue une merveille. Construite en granit rose poli avec soin, elle s'ouvre au centre d'une colonnade d'ordre papyriforme, laquelle fait le tour de l'édifice, et est ornée de deux élégantes statuettes, l'une, d'Osiris, en serpentine ; l'autre, d'Amman, en calcaire doré.

Un peu en avant de cette porte se trouve une statue colonale de Sésostri III, qui régnait à l'époque où fut édifié le temple.

Dégagées avec soin du limon sous lequel les avait ensevelies le Nil, les chambres intérieures du temple et le sanctuaire lui-même se révélèrent d'une richesse inouïe et livrèrent leurs secrets.

C'est ainsi que fut connue la théurgie de Montou, dieu sanguinaire s'il en fut jamais, et qui n'a d'égale au monde que celle inventée par les Germains pour déifier ce Teutobochus que vainquit, près d'Aix, Marius, en l'an 102, et qui demeure le type le plus représentatif de la «race élue»...

Dans la crypte de ce temple, on découvrit, garnissant les salles funéraires, un somptueux mobilier trônes, chars, statues, vases précieux qui, par la variété des formes, les tons vifs des émaux, l'éclat à peine terni des ors, la multiplicité et la finesse des décors, égalent en beauté celui que mit au jour, dans la tombe de Tout-Ank-Amon, ce successeur infortuné de Mariotte, Champollion et Maspéro, que fut Lord Cardavon ? dont le décès parut à ce point suspect et suscita tant d'émotion dans le monde entier que, vivement sollicité par l'opinion britannique, James Nobody s'efforça vainement d'élucider le mystère.

C'est précisément au moment où le grand détective venait de terminer son enquête, que se

produisit à Medamoud, un incident qui, s'il n'entraîna la mort d'aucun avant, n'en produisit pas moins, dans les milieux scientifiques européens, la plus profonde sensation. En une seule nuit, le trésor que venait de découvrir dans la crypte du temple de Médamoud M. Roger de la Garenne, le grand égyptologue français, directeur des fouilles, disparut de façon inexplicable.

Or, si l'on veut bien songer que, parmi ce trésor, figurait une statue en or massif, représentant Sésostri III, laquelle pesait exactement cent quarante kilos, et que le poids total des statuettes, vases sacrés, objets du culte et ornements divers, lesquels étaient également en or massif, approchait de cinq cents kilos ; on admettra aisément que, étant donné leur poids, leur taille et leur nombre, l'enlèvement de ces objets était loin d'apparaître comme une chose aisée.

Au vrai, il y avait de quoi en remplir plusieurs voitures de déménagement...

Il n'en demeure pas moins que, ainsi que nous venons de l'exposer ci-dessus, en une seule nuit, et sans qu'on put s'expliquer comment ce trésor, dont la valeur intrinsèque s'avérait colossale et la richesse artistique, sans précédent, se volatilisa au sens exact du mot.

De plus, devant la porte de l'édifice à l'intérieur duquel ces objets avaient été mis en sûreté (?), on retrouva, gisant sur le sol, les cadavres des trois détectives européens chargés de les garder.

Or, chose stupéfiante, aucun de ces trois détectives n'avait reçu de blessure apparente, et l'autopsie qui fut aussitôt pratiquée sur leurs cadavres ne permit de découvrir quoi que ce soit qui put justifier ces décès plus que suspects.

On conclut à une embolie...

C'est alors que, en désespoir de cause, et connaissant la présence au Caire de James Nobody, M. Roger de la Garenne demanda à celui-ci d'intervenir.

Encore que l'échec qu'il venait de subir ne le disposât nullement à se charger d'une telle enquête, James Nobody, puissamment intéressé par le mystère dont s'entourait cette nouvelle affaire, finit par accepter de la résoudre.

Ainsi qu'on le verra par la suite, s'il y parvint ce ne fut pas sans peine, et s'il s'en tira personnellement indemne, ce ne fut guère à ses adversaires qu'il dut d'atteindre ce résultat....

II

**Où James Nobody
éprouve quelques désillusions,
et même une surprise...**

Dès son arrivée à Medamoud, James Nobody se trouva aux prises avec le mystère....

Un mystère qui allait s'épaississant d'heure en heure....

Tout d'abord, et bien que conformément à ses instructions, sa véritable identité ait été gardée rigoureusement secrète, il ne tarda pas à s'apercevoir que, en fait, tous les fellahs, employés à un titre quelconque par M. Roger de la Garenne, savaient parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard.

C'est pourquoi il ne fut nullement surpris de trouver, le soir même de son arrivée, épinglé à sa toile de tente, l'avis que voici :

«Encore qu'il lui soit profondément reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour lui⁽¹⁾, le peuple égyptien ne saurait admettre que M. James Nobody se mêlât d'une affaire qui ne le regarde en rien.

Détroussé par les étrangers, le peuple égyptien en s'emparant du trésor découvert par eux dans le temple de Medamoud, n'a fait que rentrer en possession d'un bien et lui légué par ses ancêtres.

S'il veut bien se convaincre de cette vérité première, M. James Nobody se gardera d'intervenir.

Dans le cas contraire, il ne saurait se montrer surpris de voir se dresser contre lui...

« LES VENGEURS D'ISIS. »

Le texte qui précède était dactylographié ; mais, au-dessous de ce texte, figurait la mention manuscrite que voici :

«Nous ne sommes en rien responsables de la mort des trois détectives britanniques qui, s'ils n'avaient été autopsiés par les médecins européens, seraient encore en vie.

« Comme il n'entre nullement dans nos habitudes de verser le sang, nous nous étions contentés de les « endormir » à l'aide d'un procédé connu de nous seuls.

*«Eux, ont préféré les tuer !
«Grand bien leur fasse ! Et que leur responsabilité leur soit légère !*

« L'Initié Suprême. »

Habitué de longue date à recevoir des menaces semblables en tous points à celle que contenait, latente ; la partie dactylographiée de l'« avis » qu'avaient cru devoir lui faire tenir ses mystérieux correspondants, James Nobody, — bien qu'il fût décidé à n'en point tenir compte — ne s'en émut nullement.

Il n'en fut pas de même, par contre, en ce qui concernait la seconde partie de ce message...

Non seulement elle le surprit douloureusement, — car, il n'hésita pas une seconde à tenir pour bonne et valable la nouvelle qu'elle lui apportait, — mais aussi, il ne put s'expliquer comment les médecins avaient pu se tromper au point d'autopsier des gens qui, très probablement, étaient en léthargie.

Médecin lui-même, James Nobody comprenait d'autant moins cette erreur, que les moyens étaient nombreux qui permettaient de différencier la mort apparente de la mort réelle.

Aussi, dès le lendemain s'en expliqua-t-il nettement avec eux.

Or, à sa grande surprise, ils lui déclarèrent que, non seulement ils avaient pratiqué la réaction acide préconisée par Lorain, laquelle s'obtient en recueillant par ponction une partie du foie et de la rate qu'on soumet ensuite à l'action du papier de tournesol, mais que, par surcroît, ils avaient employé le procédé de forcipressure d'Icard, c'est-à-dire que, ayant comprimé entre les mors d'un thanatographe une portion de téguments, ils avaient constaté que ceux-ci, au lieu de reprendre peu à peu leur apparence primitive, ainsi que cela doit inmanquablement se produire si le sujet est vivant, avaient, au contraire, conservé la trace de la dépression et pris immédiatement une apparence parcheminée ce qui établissait incontestablement que les sujets soumis à leur examen étaient morts.

De plus, les signes tirés de l'arrêt fonctionnel du système nerveux étaient formels. L'immobilité, l'insensibilité, le relâchement des muscles et des sphincters, étaient tels que, à moins d'admettre l'impossible, ils avaient acquis la certitude absolue que les trois détectives étaient morts depuis

1 — Lire : *La Momie sanglante* du même auteur dans la même collection.

quatre heures au moins, au moment où on avait découvert leurs cadavres.

D'autre part, ils ajoutèrent que s'ils avaient conclu à l'embolie, c'était tout simplement faute de n'avoir pu conclure autrement, la mort de ces trois hommes ne s'expliquant par aucune des maladies actuellement connues.

Ainsi qu'on le voit, l'affaire se compliquait étrangement ; car, s'il était indubitable maintenant que les médecins avaient fait leur devoir en l'occurrence, il n'en demeurait pas moins que, par contre, ils ne savaient à quoi attribuer le mystérieux décès des trois détectives.

Or, — et cela James Nobody le pressentait confusément, — le nœud de l'affaire était là, et nulle part ailleurs.

S'il parvenait à déterminer la cause de la mort de ces trois hommes, — *ou plus exactement la cause de leur entrée en léthargie, puisque d'après l'« Initié suprême » la mort était due uniquement à l'autopsie*, — rien, ne prouvait que, par suite de cette découverte, il n'arriverait pas à découvrir également l'auteur de ce méfait.

C'est pourquoi, toute affaire cessante, il décida de faire exhumer les cadavres afin de les examiner de nouveau.

Mais alors il se produisit ce fait, qu'aucun des fellahs employés par M. Roger de la Garenne ne consentit à procéder à l'exhumation.

Et, comme on voulut les y contraindre, ils cessèrent immédiatement le travail, exigèrent qu'on leur réglât ce qu'il leur était dû et s'en furent les uns après les autres.

Encore que cet exode le gênât terriblement, car il lui interdisait de poursuivre ses travaux, M. de la Garenne ne put s'y opposer, les fellahs agissant dans la plénitude de leurs droits.

Mais il n'en voulut pas le moins du monde à James Nobody, auquel, au contraire, il prêta tout son concours.

Prenant chacun une pelle et une pioche, les deux hommes se rendirent à l'endroit où, en pleine brousse, avaient été inhumés les trois détectives et, sans plus attendre, se mirent au travail.

En vain, d'ailleurs...

Car, au bout d'une heure d'efforts infructueux, ils s'aperçurent que les tombes étaient vides...

Les cadavres avaient disparu...

Par contre, dans l'une des trois tombes, ils dé-

couvrirent une cassette en bois, laquelle placée à l'endroit même où, normalement aurait dû se trouver la tête du défunt, contenait le second avertissement que voici :

« De même que sont demeurées vaines les recherches que vient d'effectuer M. James Nobody pour retrouver les cadavres des détectives assassinés par les médecins européens, de même demeureront vaines les recherches qu'il croira devoir entreprendre pour retrouver le trésor disparu. »

« LES VENGEURS D'ISIS. »

Les deux hommes se regardèrent surpris....

— Ah ! ça, s'exclama le grand détective, perplexe, comment, diable ! ces bougres-là ont-ils bien pu deviner que je déciderais de procéder à l'exhumation de ces cadavres ? Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai manifesté mon intention aux fellahs et, déjà, les cadavres ont disparu !

Et, comme M. Roger de la Garenne, ne sachant que répondre, se tenait coi ; furieux, le grand détective poursuivit :

— Mieux que cela : ils osent m'adresser un nouveau défi !

« Soit ! J'en prends acte et je le relève. »

« Dieu m'est témoin que je ne voulais pas la guerre. Mais, puisqu'ils me forcent à la leur faire, je jure Dieu que les « Vengeurs d'Isis », quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent, vont trouver, désormais, à qui parler ! »

A peine avait-il achevé de parler que, semblant provenir de la palmeraie voisine, un éclat de rire retentit :

En même temps, une voix railleuse répondait :

— Souvenez-vous, James Nobody, qu'il arrive parfois que tel est pris qui croyait prendre ! A bon entendeur, salut !

Sachant fort bien que quelque recherche qu'il pût entreprendre, il n'arriverait pas à capturer l'homme qui venait de lui adresser cette menace et craignant, par surcroît, de donner tête baissée dans un piège spécialement tendu à son intention, James Nobody n'eut garde de bouger.

Se tournant vers la palmeraie, il se contenta de répondre :

— C'est ce que nous verrons !

La riposte ne se fit pas attendre...

C'est tout vu ! répondit à son tour ce mystérieux interlocuteur du grand détective qui, railleur, ajouta :

— A bientôt !

Cette fois, James Nobody ne crut pas devoir insister...

Il se contenta de hausser les épaules.

Mais si celui avec lequel il venait d'échanger ces propos aigres-doux avait pu voir le coup d'œil que le grand détective avait lancé dans sa direction s'il avait pu discerner l'air d'indomptable résolution qui, soudain, s'était répandu sur son visage ; peut-être n'aurait-il pas souhaité de le revoir bientôt.....

Car, il est des rencontres qui tournent fort mal...

III

Où James Nobody apprend des choses stupéfiantes...

Dès qu'il eut regagné sa tente, James Nobody prit dans son portefeuille les deux documents qui lui avaient été adressés par ses mystérieux adversaires et, longuement, il les examina.....

En y réfléchissant bien, il finit par découvrir que, en fait, il existait une certaine analogie entre la phrase que voici : « COMME IL N'ENTRE NULLEMENT DANS NOS HABITUDES DE VERSER LE SANG, NOUS NOUS ÉTIIONS CONTENTÉS DE LES ENDORMIR » qui, sous la signature de l'« Initié suprême », figurait dans le premier en date de ces documents et la phrase qui se trouve à la base même de la doctrine enseignée autrefois par les Hiérophantes, laquelle stipule : *« L'idée, née d'une imagination déréglée, QUI POUSSE LES GENS À SE DÉTRUIRE EUX-MÊMES, OU À DÉTRUIRE LES AUTRES, est condamnable entre toutes, et ne peut être inspirée que par l'ange des ténèbres. »*

Et, naturellement, il en conclut que parmi les centaines de sectes qui, en, Egypte, s'inspiraient des croyances les plus diverses ; il en existait peut-être une, pratiquant encore, — *bien que, de prime abord, le fait parût invraisemblable*, — le culte d'Isis.

C'est ce dont il essaya de se rendre compte sur-le-champ.

Le soir même, après s'être muni des recomman-

dations nécessaires, il se présenta à Mahmoud Embareck Bey, le très distingué directeur de la célèbre Université musulmane de Gamia-el-Azhar, auquel, dès qu'ils eurent échangé les salutations d'usage, il posa la question, suivante :

— *Serait-il indiscret, maître, de vous demander, puisque, aussi bien, vous connaissez à fond l'histoire des religions de l'ancienne Égypte, si, à l'heure actuelle, il existe encore en ce pays des sectateurs d'Isis ?*

Cette question, à laquelle il ne s'attendait certes pas, parut surprendre au plus haut point le vieux savant, qui n'en répondit pas moins sans la moindre hésitation :

— La question que vous venez de me poser m'a déjà été posée par d'autres ; notamment, par le grand égyptologue russe, M. Wladimir Makharowsky. Je vous répondrai exactement ce que je lui ai répondu.

— C'est-à-dire ? insista James Nobody, après avoir noté le nom du savant russe sur son carnet...

— C'est-à-dire que, très certainement, il existe encore des sectateurs d'Isis, surtout à Dendérah, — l'ancienne Tentyris, — et à Thèbes.

— Sont-ils nombreux ?

— Pas que je sache, répondit Mahmoud Embareck Bey. Toutefois, je les crois assez remuants.

Et, souriant, il ajouta :

— Auriez-vous donc quelque chose à leur reprocher ?

— A la vérité, répondit le grand détective, je ne sais plus que croire !

Et, sans désespérer, il fit part, au vieux savant, des difficultés en présence desquelles il se trouvait.

— Ce que vous m'apprenez, répondit le directeur de l'Université musulmane, ne me surprend nullement ; car, à maintes reprises, bien que d'une manière tout à fait différente, les « Vengeurs d'Isis » se sont manifestés à moi.

— « J'ajoute que, la dernière fois surtout, il faillit m'en cuire et que je ne dus mon salut qu'à une prompt intervention de la police.

« D'ordre de son Excellence M. Ahmed Soliman Pacha, ministre de l'Instruction et d'accord en cela avec le ministre des Wakfs, Son Excellence M. Ibrahim Fakri Pacha, j'avais créé ici même une chaire de l'histoire des religions de l'ancienne

Egypte, qui, occupée par un jeune savant du plus grand avenir, M. Mohamed Ali Effendi, paraissait devoir intéresser, au plus haut point, la plupart de nos étudiants.

« Or, bien qu'étant tous d'excellents musulmans, ces jeunes gens ne proviennent pas tous de la même origine et, si en majorité ils sont Egyptiens, il s'en trouve parmi eux qui nous ont été envoyés par les pays les plus divers l'Arabie, la Palestine, la Mésopotamie, le Turkestan, la Perse, l'Afghanistan, les Indes, etc...

« De cette diversité d'origine ethnique, il résulte que, parfois, l'accord est loin de régner entre ces jeunes gens, et cela d'autant plus que, malheureusement, il s'en trouve parmi eux qui, provenant des régions musulmanes de la Russie soviétique, sont plus ou moins contaminés par le virus bolchevique.

« Et, chose curieuse, c'est précisément le jour où M. Mohamed Ali Effendi préluda à son cours, en exposant à ses jeunes auditeurs les principes de la doctrine d'Isis, et indiqua comment, au cours des « mystères », on procédait à l'initiation des nouveaux adeptes, que nous fut révélée, grâce à l'attitude de révolte qu'ils crurent devoir adopter, la présence d'éléments bolchevistes parmi eux.

« Alors que leurs camarades écoutaient sans mot dire la conférence que leur faisait M. Mohamed Ali Effendi, les étudiants d'origine russe, obéissant sans doute à un mot d'ordre, émirent la prétention singulière de « saboter » le cours.

« Ni les objurgations, ni les menaces de peines disciplinaires ne purent en venir à bout. Et, pour la première fois dans l'histoire de cette Université, nous dûmes demander à la police d'expulser les perturbateurs et de rétablir l'ordre chez nous.

« A la suite de cet incident, les principaux meneurs furent chassés de l'Université et renvoyés dans leurs familles. De plus, des décrets d'expulsion furent pris contre ceux qui n'étaient pas spécifiquement Égyptiens.

« Ces mesures, que nous primes bien à contre-cœur, ne furent nullement efficaces ; car, quand, pour la deuxième fois, M. Mohamed Ali Effendi prit la parole, moi étant présent, sa voix fut couverte par les huées des manifestants qui, en outre, se livrèrent à des voies de fait d'une violence extrême contre nous.

« fort heureusement pour nous, la po-

lice, alertée, intervint et nous dégaugea. »

— Et vous n'avez pas essayé, demanda alors le grand détective vivement intéressé par les déclarations qui précèdent, de savoir à quoi rimaient ces manifestations ?

Mahmoud Embareck Bey leva les bras au ciel !

— C'est-à-dire, s'exclamait-il, désolé, que nous avons tout fait, au contraire, pour savoir à quoi nous en tenir à cet égard.

« Mais, pas plus que la nôtre, l'enquête de la police n'aboutit à rien.

« Bon gré, mal gré, nous fûmes obligés de céder et de supprimer la chaire.

« Depuis, le calme est revenu... »

Maintenant, le vieux savant s'était tu...

— A quelle époque ; demanda, soudain, James Nobody, la dernière manifestation s'est-elle produite ?

— Il y a deux mois environ !

— Bien ! Pouvez-vous me dire, maintenant, si elle a suivi ou précédé la visite que vous fit M. Wladimir Makharowsky ?

Mahmoud Embareck Bey tressaillit...

— Elle se situe exactement entre les deux manifestations ! répondit-il vivement.

— *Well !* Pouvez-vous me dire, poursuivit James Nobody, de quoi il a été question entre vous ?

— Mais, ne vous l'ai-je pas déjà dit ? répondit le vieux savant. De même que vous venez de le faire, M. Makharowsky m'a demandé si la secte des adorateurs d'Isis existait toujours. Ma réponse ayant été affirmative, *il m'a demandé alors où, et comment, il pourrait entrer en relations avec eux.*

— Il vous a demandé cela ? s'exclama le grand détective.

— Textuellement !

— Et, naturellement, vous ignorez ce qu'est devenu ce... monsieur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! déclara Mahmoud Embareck Bey. Toutefois, je crois devoir ajouter qu'il n'a pas quitté l'Égypte ; car, dernièrement, l'un de mes élèves l'a rencontré aux environs d'Abou-Roach, lequel, vous le savez sans-doute, est l'un des promontoires du vaste plateau désertique qui borde la vallée du Nil.

— Vraiment ! Et, que faisait-il là ? insista James Nobody.

— Pour dire le vrai, je l'ignore, répondit le vieux

savant. Mais s'il vous plaisait d'interroger mon élève, il se mettrait bien volontiers à votre disposition. En ce cas vous le trouveriez au musée du Caire, dont il est devenu l'un des meilleurs épigraphistes.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Youssef-el-Saïd !

James Nobody nota ce nom et, après avoir pris pongé du vieux savant, il se rendit immédiatement au musée, où il « dénicha » sans la moindre peine le jeune épigraphiste.

— Je vous demande pardon de vous arracher à vos travaux, lui déclara-t-il en substance, après s'être présenté à lui, mais votre maître, Mahmoud Embareck Bey m'envoie vers vous, pour que vous m'appreniez tout ce que vous savez relativement aux faits et gestes d'un certain Wladimir Makharowsky que, dernièrement, vous auriez rencontré à Abou-Roach. Le fait est-il exact ?

— Je pense bien ! répondit vivement Youssef-el-Saïd. J'ai même eu l'occasion de m'entretenir à différentes reprises avec M. Makharowsky, lequel avait l'air de s'intéresser d'une manière... *toute spéciale*, — il appuya sur ces deux derniers mots, — aux fouilles qu'effectue, à cet endroit, l'Institut français d'archéologie.

— Pourquoi « toute spéciale » ? demanda le grand détective qui, à l'occasion, savait comprendre à demi-mot...

Youssef-el-Saïd eut un rire bref...

— *Parce que*, répondit-il gaiement, *M. Makharowsky, lequel, cependant, se prétend égyptologue, loin de s'intéresser à l'ensemble des découvertes que viennent de faire les savants français, se préoccupe plutôt de savoir si, parmi ces découvertes, ne figurent pas des objets composés de matières précieuses, telles que l'or et l'argent, par exemple.*

James Nobody tressaillit...

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il ; vous êtes sûr de cela ?

— *D'autant plus sûr*, répondit sans hésiter Youssef-el-Saïd, *que c'est précisément auprès de moi qu'il s'est enquis de ce détail.*

Et, en homme sûr de son sujet, il poursuivit :

« Le fait m'a d'autant plus surpris que, contrairement à ce qui s'est passé à Médamoud, jusqu'ici, à Abou-Roach, on n'a découvert aucun de ces bijoux d'or agrémentés de pierreries dont M. Makharowsky paraît à ce point friand qu'il n'hésite nullement à s'en emparer au risque de s'attirer des histoires... »

— Vous dites ? s'exclama James Nobody, stupéfait :

— *Je dis*, répondit paisiblement Youssef-el-Saïd, *que, quand on est un honnête homme, on ne porte pas sur soi, ostensiblement, des bijoux qu'on sait avoir été volés !*

— *By Jove !* fit James Nobody qui n'en pouvait croire ses oreilles ; savez-vous, jeune homme, que vous venez de prononcer des paroles de la plus extrême gravité.

Youssef-el-Saïd ne s'émut pas pour si peu et, posant sur James Nobody son clair regard, il répondit :

— *J'affirme, de la façon la plus nette et sans qu'aucune contestation soit possible, que l'épingle de cravate, les deux bagues et la breloque faite d'un scarabée d'or que porte actuellement M. Wladimir Makharowsky, proviennent du trésor découvert récemment dans la crypte du temple, de Médamoud, trésor qui a été subtilisé par des inconnus.*

« J'ajoute que l'une de ces bagues, laquelle m'a été soumise pour avis, a appartenu jadis à Astés, l'« Initié suprême » qui vivait à l'époque où fut édifié le sphinx de Gizeh ; c'est-à-dire, ainsi que l'a établi Maspéro, antérieurement à la I^{re} Dynastie.

— Vous témoigneriez du fait devant la justice ? demanda vivement le grand détective.

— *Sans la moindre hésitation*, répondit Youssef-el-Saïd ; *et cela d'autant plus que je crains fort que pareille mésaventure n'arrive au trésor que, très probablement, les fouilles d'Abou-Roach vont mettre à jour.*

— Diable ! s'inquiéta James Nobody, vous croyez vraiment que...

— *Je fais mieux que de le croire*, interrompit le jeune épigraphiste, *puisque je vous dis que je le crains. Au surplus, que viendrait faire à Abou-Roach, ce pseudo-égyptologue qu'est M. Makharowsky, si non pour y préparer ses batteries, lesquelles entreprendront en action au moment décisif ?*

James Nobody s'absorba un moment en soi-même et après avoir assez longuement réfléchi, se tournant vers son interlocuteur, il lui demanda :

— Verriez-vous un inconvénient quelconque, si je vous priais de m'accompagner ?

— Pas le moins du monde ! répondit spontanément Youssef-el-Saïd. Où désirez-vous aller ?

— Tout d'abord, chez l'attorney général⁽¹⁾ du

¹ — Procureur général du roi.

Caire, auquel je vous serais obligé de vouloir bien répéter les propos que vous venez de me tenir.

— Très volontiers ! Et ensuite ?

— Eh ! bien, mais, ensuite, je vous demanderai d'avoir l'amabilité de me conduire à l'endroit précis où vous avez rencontré dernièrement, M. Vladimir Makharowsky.

Youssef-el-Saïd se mit à rire...

— C'est tout ce que vous désirez de moi ? demanda-t-il gaiement. En ce cas, je suis votre, homme.

Et, redevenant soudain sérieux, il ajouta gravement :

— *Mais, laissez-moi vous dire que je puis mieux faire. Si quelque jour il vous plaisait, par exemple, de bien vouloir m'associer à votre enquête, je crois très sincèrement que vous n'auriez pas à le regretter.*

James Nobody le regarda, surpris...

— Pourquoi cela ? fit-il.

— *Pourquoi cela ?* s'exclama le jeune savant. *Mais, tout simplement, parce que je n'ai nullement attendu votre intervention pour m'occuper des faits et gestes du sieur Makharowsky.*

— C'est vrai, cela ? s'écria James Nobody, sidéré...

— *Cela est si vrai,* répondit le jeune savant, *que si j'ignore encore l'endroit où cet individu a caché le trésor dont, grâce à certaines complicités, il a pu s'emparer, je sais, par contre, qu'il ne s'est jamais appelé Makharowsky, puisque son véritable nom est Samuel Lehmann⁽¹⁾, et que, au lieu de l'égyptologue qu'il prétend être, il est plus simplement l'un des agents les plus redoutables de la III^e Internationale, pour le compte de laquelle il « opère » en Egypte.*

— *By Jove !* fit James Nobody, abasourdi ; comment, diable ! avez-vous appris cela ?

— Je vais vous le dire, répondit posément Youssef-el-Saïd, qui, alors, fit à James Nobody les stupéfiantes révélations que voici...

IV

Où James Nobody complète sa documentation...

1 — Note de Lenculus — *Le juif aime tout ce qui brille et aime à le voler ce qui ajoute à sa valeur. Son impudicité va jusqu'à supposer de notre vénalité. Nous les Hommes d'Honneur.*

— En ma qualité d'épigraphiste attaché au musée des antiquités égyptiennes au Caire, j'ai reçu mission de Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique de suivre de près les fouilles entreprises par les savants appartenant à l'Institut français d'archéologie, lesquels ont fait de sensationnelles découvertes, non seulement à Médamoud, mais aussi à Deir-el-Medineh, sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes et à Abou-Roach, à douze kilomètres environ à l'ouest du Caire.

« C'est sur ce plateau désertique d'Abou-Roach qu'est située l'immense nécropole de l'ancien empire, celle-là même où de la troisième à la onzième dynasties, c'est-à-dire de l'an 2900 à l'an 2000 avant l'ère chrétienne, furent enterrés nos morts innombrables... »

« C'est également à Abou-Roach que se dressait nos pyramides les plus fameuses : celles complètement isolées d'Abou-Roach et de Meidoun, et celles groupées de Gizeh, de Sakkarah et de Dahchour.

« Or, à peine M. Roger de la Garenne, l'illustre égyptologue français auquel l'Egypte doit tant, venait-il de mettre au jour cette merveille incomparable qu'est le temple de Médamoud, que son collègue, M. Brisson du Rocher, découvrait à son tour, à Abou-Roach, une ville funéraire de dimensions restreintes, il est vrai, mais qui, au point de vue archéologique, n'en constituait pas moins une découverte d'importance capitale.

« Non seulement cette ville comprend une vingtaine de « Mastabas »⁽²⁾ et une cinquantaine de tombeaux d'époque antérieure au christianisme, mais ces « Mastabas » et ces tombeaux sont d'autant plus intéressants que, seuls, jusqu'ici, ils nous renseignent sur ces temps primitifs où les Égyptiens ne pratiquaient pas encore la momification de leurs morts,

« En outre, les découvertes faites à Abou-Roach offrent l'immense avantage de nous instruire exactement sur la façon dont étaient effectuées les sépultures avant les temps pharaoniques.

« C'est pourquoi, révoquant ses décisions antérieures, Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique m'attacha plus particulièrement à la personne de M. Brisson du Rocher, auquel nous étions redevables de cette découverte d'une valeur incalculable.

2 — Pyramides tronquées :

« C'est à cela, — et à cela seul, que je dus d'entrer en relations avec M. Makharowsky, lequel, faisant preuve d'une outrecuidance singulière, se présenta à moi comme étant un égyptologue russe, titulaire, par surcroît, d'une chaire d'égyptologie à l'Université de Leningrad.

« J'eux tôt fait de découvrir que de cette science dont ils'affirmaient l'un des maîtres, M. Makharowsky ignorait à peu près tout. Mais, comme il m'avait été présenté par M. M. Brisson du Rocher et que, en outre, il était porteur d'une recommandation émanant du ministre lui-même, je ne pus moins faire que de me constituer son cicérone.

« C'est alors que je m'aperçus qu'il était porteur de bijoux provenant à n'en pas doute du vol commis à Médamoud.

« J'en étais d'autant plus sûr que c'est moi précisément, qu'on avait chargé d'inventorier le trésor découvert dans la crypte du temple de Médamoud ; cela pour le compte du musée du Caire, auquel ce trésor était destiné.

« Toutefois, je me gardai bien de manifester la surprise que je venais d'éprouver de ce chef et, me mettant à la disposition de ce... monsieur, je lui fis visiter les fouilles.

« Vous savez, sans doute, que les « *Mastabas* » découverts par M. Brisson du Rocher furent édifiés entre le début de la quatrième dynastie et la fin de la cinquième, c'est-à-dire pendant trois siècles consécutifs, et que, construits en blocs de calcaire blanc admirablement ajusté ils comportent de multiples chambres précédée d'une salle hypostyle et qui se succèdent les unes aux autres dans le sens de la profondeur.

« Cet ensemble symbolisait l'entrée de défunts dans le royaume des morts, et c'est là que les prêtres célébraient leur culte.

« Les parents apportaient, là également les breuvages et les mets destinés aux défunts et les disposaient sur la table à offrandes où après tant de siècles, nous les avons retrouvés, sinon intacts, tout au moins d'une identification facile.

« Tout en lui montrant les « *Mastabas* » et ce qu'elles contenaient, je donnais à M. Makharowsky les renseignements les plus détaillés concernant ces importantes découvertes ; mais je m'aperçus que, ne comprenant rien à mes explications, il m'écoutait d'une oreille distraite.

« Soudain, il me déclara :

— Tout cela est fort intéressant, et je partage votre opinion en ce qui concerne l'importance des découvertes effectuées par M. Brisson du Rocher.

Puis, jetant autour de soi un coup d'œil investigateur, il poursuivit :

— *Toutefois, je suis extrêmement surpris de n'avoir aperçu encore aucune sépulture. Où se trouvent-elles donc ?*

« J'avoue que, à ce moment, poursuivit Youssef-el-Saïd, je ne pus réprimer un sourire ; car, cette dernière question établissait de façon incontestable que M. Makharowsky ignorait tout de l'égyptologie.

« Chacun sait, en effet, que les tombes sont souterraines, et qu'on y accède par un puits, lequel descend jusqu'à la chambre funéraire où sont disposés les caveaux.

« Respectueusement, — car il était mon hôte, — je le lui fis remarquer...

— C'est juste ! s'exclama-t-il, visiblement contrarié d'avoir commis une « gaffe » pareille. Où donc avais-je la tête ?

James Nobody se mit à rire...

— Elle était de taille, en effet ! gouailla-t-il ; car, bien que je ne sois nullement égyptologue, je n'ignore tout de même pas ce détail.

— Parbleu ! fit Youssef-el-Saïd, qui poursuivait aussitôt :

— Quoi qu'il en soit, M. Makharowsky, que sa science n'étouffait certes pas, en commit, immédiatement après, une seconde, monumentale celle-là...

— C'est, sans doute, dans ces caveaux, me demanda-t-il en pataugeant de plus en plus, que se trouvent enfouis les *cercueils* dans lesquels étaient *enterrés* les morts ?

— Les cercueils, non, lui répondis-je en souriant ; car, on les plaçait dans des sarcophages. De plus, on ne les enterrait pas. On se contentait de les placer au centre du caveau, ainsi que vous l'allez voir tout à l'heure...

« Avec un aplomb déconcertant, il me répondit :

— *C'est bien ce que j'ai voulu dire !*

— Je n'en doute pas ! lui déclarai-je poliment.

— Après quoi, l'ayant invité à descendre dans l'un des caveaux, je lui montrai un sarcophage monolithe dans lequel reposait un corps, dont le front était orné d'un diadème en or et qui portait autour du cou un splendide collier de turquoises.

— *Oh ! oh !* s'exclama-t-il en se penchant vivement sur le sarcophage ; *voilà qui commence à devenir intéressant !*

« Et après avoir longuement examiné les magnifiques bijoux que, déjà, je regrettais de lui avoir montrés, se tournant vers moi, il ajouta :

— A-t-on déjà découvert beaucoup de ces ornements funéraires ?

— Certainement, lui répondis-je vivement. Mais, cette fois, avertis par l'expérience, nous les avons mis en sûreté.

Ma réponse le déconcerta visiblement ; mais il ne m'en demanda pas moins avec une inconscience singulière :

— *Vous les avez mis en sûreté, dites-vous ? Et peut-on savoir où ?*

« Cette fois, je faillis me fâcher...

— Cela, lui répondis-je, sèchement, ce n'est pas mon secret ; ce qui me dispense de répondre.

« Alors, il abattit son jeu :

« Se tournant vers moi, il me dit :

— *Ce secret, à combien l'estimez-vous ?*

« N'en pouvant croire mes oreilles, je m'écriai, indigné :

— Comment osez-vous me faire une proposition pareille ? Et pour qui me prenez-vous ?

« Sans se « démonter » le moins du monde, et avec un cynisme déconcertant, il me répondit :

— *Du calme, jeune homme, du calme ! A quoi sert de se fâcher, alors qu'il est si facile de s'entendre ? Voyons, à combien s'élèvent vos appointements annuels ?*

— Cela ne vous regarde en rien ! lui répondis-je, outré.

— *Il faut pourtant que vous m'appreniez ce détail, fit-il, doucereux ; cela, ne serait-ce que pour me permettre de vous faire une offre précise. Que diriez-vous, par exemple, si, sans savoir « que vous gagnez annuellement, je vous offrais une somme cinq fois égale ?*

« Pouvant à peine maîtriser mon indignation, je m'écriai :

— M'offririez-vous cent fois plus que je ne gagne actuellement, que je ne vous livrerais pas ce secret.

« Et, perdant toute mesure, ajoutai :

— D'ailleurs, en voilà assez ! Je vous prie de vous retirer.

— Diable ! C'était péremptoire ! s'exclama James Nobody, que ces déclarations intéressaient au plus haut point. Et, alors, que fit-il ?

Le, jeune savant hocha douloureusement la tête et, farouche, répondit :

— Ce qu'il fit, je vais vous le dire...

« Après m'avoir lancé un coup d'œil sinistre, menaçant, il s'en alla sans plus insister, mâchonnant je ne sais quelles injures...

« Mais le soir même, quand je rentrai chez moi, je m'aperçus avec surprise que ma porte avait été fracturée et que, de même que si un ouragan était passé là, tout avait été bouleversé.

« Mes papiers, mes livres, mes vêtements, gisaient à terre dans un désordre indescriptible.

« Affolé, je me précipitai vers l'appartement qu'occupait ma femme, appelant cette dernière à grands cris.

« Seul, l'écho me répondit...

« La malheureuse avait disparu...

« Mais, fixé sur sa porte à l'aide de quatre punaises, je trouvai le mot que voici :

Ce disant, Youssef-el-Saïd tendait à James Nobody, violemment ému, un document qu'il venait de tirer de son portefeuille.

Le grand détective le prit et lut :

« Que M. Youssef-el-Saïd ne s'inquiète nullement sur le sort actuel de sa femme Saïda.

« Elle lui sera rendue quand il aura répondu à la question qui lui a été posée aujourd'hui.

« LES VENGEURS D'ISIS. »

V

Où James Nobody marche de surprises en surprises...

Bouleversé par cette révélation à laquelle il ne s'attendait certes pas, James Nobody s'écria :

— N'ayez aucune crainte à cet égard, en effet ; car, je vous jure, moi, que votre femme, je vous la rendrai !

Youssef-el-Saïd le regarda et, tristement, répondit :

— Puissiez-vous dire vrai ! Mais, pour ma part j'en doute ; car, ainsi que vous le pensez bien,

dussent-ils l'assassiner, jamais je ne livrerai le secret.

S'approchant de l'infortuné, le grand détective plaça affectueusement sa main sur son épaule et, rivant ses yeux sur ceux de Youssef-el-Saïd, simplement, il lui dit :

— Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que, jamais, je ne m'engage à la légère. Je vous ai promis de vous rendre votre femme. Je tiendrai parole.

Et, après avoir réfléchi quelques instants, il poursuivit :

— Il vous reste à m'apprendre, maintenant, comment vous avez découvert que Makharowsky s'appelle en réalité Samuel Lehmann.

Chassant loin de lui les idées qui l'assombrissaient, Youssef-el-Saïd répondit :

— Craignant, avec juste raison je crois, que si je déposais une plainte contre lui, Makharowsky n'en fit supporter les conséquences à ma femme, je décidai de faire mes affaires moi-même.

« Toutefois, je ne crus pas pouvoir me dispenser de faire connaître à mes beaux-frères la disparition de leur sœur et les incidents qui avaient précédé l'enlèvement de cette dernière.

« Atterrés, ils ne m'en promirent pas moins leur concours le plus absolu et, les connaissant mieux que quiconque, je ne pus que bien augurer de leur intervention.

« L'un et l'autre disposent, en effet, de moyens, d'investigation fort étendus puisque l'aîné, Saïd, est l'un des aides de camp du roi Fouad et que le second, Mustapha, est muphti⁽¹⁾ à la grande mosquée du Caire, où les « croyants » le vénèrent à l'égal d'un saint.

« Ils eurent tôt fait d'alerter leurs familiers, lesquels se mettant en quête aussitôt, explorèrent tant et si bien la ville et ses faubourgs que, le lendemain, nous apprenions où demeurait Makharowsky.

« Dès lors, le surveiller ne fut plus qu'un jeu pour nous.

« Mais, soit qu'il se méfiât, soit qu'il fût plus habile que ceux qui avaient été chargés de le « filer », il fut impossible de le prendre en défaut.

« Au vrai, il vivait dans une maison de verre...

Bien mieux : non seulement, il ne recevait pas de visites, mais il n'en rendait aucune. En outre, sa

vie s'avérait d'une simplicité extrême.

« On ne l'apercevait que trois fois par jour : le matin, vers huit heures, au moment où il allait retirer son courrier de la boîte postale qui lui était spécialement réservée ; à midi, heure à laquelle il allait déjeuner au « Royal » ; à sept heures du soir, heure choisie par lui pour se rendre au « Cercle International » d'où, après avoir soupé, il rentrait directement chez lui.

« Non seulement cet homme n'avait pas d'amis, mais il n'y avait aucune femme dans sa vie...

« Et, pourtant, nous avions l'assurance — la note trouvée chez moi n'en était-elle pas la preuve ? — qu'il était en relations constantes et directes avec les « Vengeurs d'Isis ».

Par quel truchement correspondait-il donc avec les membres de cette mystérieuse association ?

« C'est ce que je résolus de savoir.

« Après avoir pris mes dispositions, un soir, tandis qu'il soupait au « Cercle international », je réussis à m'introduire chez lui, en passant par une brèche pratiquée de longue date dans le mur de son jardin.

« Aucun domestique n'étant là, pour s'opposer à mon dessein, je pénétrai à l'intérieur de la maison par la fenêtre du cabinet de toilette demeurée entr'ouverte et, consciencieusement, je visitai les unes après les autres toutes les pièces de la villa.

« Rien de suspect n'apparut à mes yeux.

« Je pus même constater que sur toutes les portes, sur toutes les armoires et même sur les tiroirs de son bureau, dans son cabinet de travail, toutes les clés étaient, à leur place, dans les serrures..., ce qui dénotait soit une belle inconscience, soit une extrême habileté.

« Encore que cette dernière hypothèse me parut être la meilleure, et bien que je fusse à peu près certain de ne rien trouver dans ses papiers, je n'en décidai pas moins de les parcourir avec soin.

Ainsi que je l'avais prévu, je n'y découvris rien d'intéressant et, déjà, je m'apprêtais à me retirer quand, soudain, j'entendis s'ouvrir la porte de la maison.

« C'était Makharowsky qui rentrait...

« Ne voulant pas être surpris par lui, je me précipitai vers l'une des fenêtres du cabinet de travail, avec l'intention bien arrêtée de sauter dans le jardin.

« Je m'aperçus alors que les deux fenêtres que,

1 — Docteur de la loi musulmane qu'on peut assimiler à un évêque chez les catholiques.

tout à l'heure encore, n'obstruait aucune grille, étaient extérieurement garnies, maintenant, de fort barreaux de fer.

« Sans m'attarder à rechercher » l'explication de ce phénomène, je regardai autour de moi, afin de voir en quel endroit je pourrais bien me dissimuler.

« La réalisation de ce désir m'apparut d'autant plus difficile que, dans la pièce où je me trouvais, rien n'existait qui pût me servir de cachette.

« Aux fenêtres il n'y avait même pas de rideaux, et la seule issue possible était la porte qui donnait sur l'escalier, sur les marches duquel retentissait déjà le pas lourd et incertain de Makharowsky.

« Tout à coup je pensai que si je réussissais à me jucher sur le sommet de la bibliothèque, peut-être me serait-il possible en m'aplatissant de mon mieux de m'y dissimuler...

« C'est ce que je fis aussitôt...

A peine avais-je réussi à m'installer sur ce meuble dont le vaste fronton constituait pour moi un abri idéal, que Makharowsky, entrant dans la pièce et, lourdement, se laissait choir sur son fauteuil.

« Il était placé de telle sorte que, non seulement aucun de ses mouvements ne pouvait m'échapper, mais que j'entendais même son souffle.

« Après s'être absorbé quelques instants en lui-même, il tira de sa poche un portefeuille bourré de lettres et de documents, parmi lesquels il opéra un tri.

« Puis, posant son portefeuille sur la table, à sa gauche, il se mit à parcourir les documents choisis par lui, dont, de temps à autre, il soulignait certains passages au crayon rouge.

« Soudain, la sonnerie du téléphone retentit...

— La peste soit des importuns ! s'exclama-t-il, tout en décrochant l'écouteur qu'il porta à son oreille. Que me veut-on encore ?

« Mais, se calmant aussitôt, avec courtoisie il demanda :

— Allo ! A qui ai-je l'honneur de parler ?

—

— Oh ! C'est vous, princesse ? Souffrez que je dépose mes hommages à vos pieds.

—

— Mais, bien sûr ! Vous savez bien que recommandé par vous, je me ferai un plaisir de m'entretenir avec lui.

—

— C'est parfait ! Quand viendra-t-il, et par qui le ferez-vous accompagner ?

—

— La chose ne me paraît pas possible ; car, surveillé comme je le suis, il y aurait un inconvénient majeur à ce qu'on le vît entrer chez moi. Mieux vaut, à mon avis, me l'envoyer par le passage secret. De cette façon, nul n'aura vent de cette entrevue.

—

— C'est entendu ! Je l'attends ! Veuillez agréer mes sincères remerciements, princesse, et croire à mon entier dévouement à votre personne et à vos intérêts.

« A qui, diable ! peut-il bien téléphoner, me demandai-je, surpris, tandis que Makharowsky raccrochait les écouteurs ; et quel est donc le personnage qu'il attend avec une telle impatience ?

« Je n'allais pas tarder à être fixé à cet égard... En effet, après avoir soigneusement rangé dans son portefeuille les papiers qu'il en avait précédemment extraits, Makharowsky se leva lourdement et s'approcha de la cheminée sur la tablette de laquelle il s'accouda, semblant attendre un signal quelconque.

« Ce dernier se produisit presque aussitôt...

« En effet, tandis que, profondément intrigué, j'observais attentivement les faits et gestes de Makharowsky, je vis tout à coup les deux appliques électriques qui se trouvaient placées de chaque côté de la glace qui surmontait la cheminée, s'allumer et s'éteindre à plusieurs reprises.

« Se baissant aussitôt, Makharowsky appuya sur un bouton dissimulé quelque part dans l'âtre de la cheminée, j'entendis un déclic et je vis la lourde plaque de fonte armoriée qui en garnissait le fond, s'enfoncer verticalement dans le sol, démasquant ainsi une ouverture béante sur le seuil de laquelle s'appliquait l'extrémité supérieure d'une échelle de fer.

« Quelques minutes plus tard, semblant sourdre des profondeurs du sol, un nouveau signal retentit...

« Se penchant vers l'orifice, Makharowsky cria :

— Est-ce toi, Ibrahim ?

— C'est moi, maître ! répondit une voix lointaine...

— Tu n'es pas seul, n'est-il pas vrai ?

— Non, maître, un homme m'accompagne.
 — Quel est-il ?
 — Je l'ignore, maître ! Mais, il a le mot de passe et connaît le signe de reconnaissance des initiés du deuxième degré.

— Bien ! Quelles sont ses initiales ?

— A. et D.

— Parfait ! Vous pouvez monter !

« Une minute plus tard, poursuivit Youssef-el-Saïd, deux hommes pénétraient dans le cabinet de travail de Makharowsky.

« L'un d'entre eux était, de toute évidence, un Soudanais d'origine, et la suite de la conversation m'apprit qu'il se nommait Ibrahim-ben-Moktar.

« Quant à l'autre, ce n'était rien moins que Sir Arthur Dawn, c'est-à-dire le constable⁽¹⁾ même, qui, d'ordre de l'Attorney général, était chargé d'enquêter sur le vol mystérieux commis au temple de Médamoud, vol au cours duquel trois détectives britanniques avaient trouvé la mort ! »

En entendant cette formidable révélation, James Nobody devint blême...

— Vous êtes sûr de cela ? s'écria-t-il atterré.

Se tournant dans la direction de la Mecque et plaçant une main sur son cœur, avec force Youssef-el-Saïd répondit :

— Que le Dieu des « croyants » m'extermine et me chasse à jamais de son saint paradis, si ce que je viens de vous dire n'est pas l'expression même de la vérité !

D'un geste, James Nobody le calma...

— Veuillez croire, lui dit-il en dissimulant avec peine l'émotion qui l'étreignait, que je ne mets nullement en doute la véracité de vos dires. Mon interruption provient de ce fait que, jusqu'ici, j'ai toujours tenu pour un excellent fonctionnaire et pour un patriote ardent l'homme dont vous venez de prononcer le nom.

Youssef-el-Saïd haussa les épaules et, amer, répondit :

— Je regrette vivement de n'être point de votre avis. Je tiens, au contraire, l'homme dont je viens de prononcer le nom, — comme vous dites, — pour un espion et un traître.

« Un espion, parce qu'il s'est affilié à la III^e Internationale, à laquelle il livre des secrets intéressants votre propre défense nationale.

« Un traître, parce qu'au lieu d'exécuter sa mission au mieux des intérêts qu'il a accepté de défendre ; il protège ceux-là mêmes qu'il est chargé d'arrêter et de livrer à la justice. »

Et, d'une voix que ne faisaient trembler ni la crainte ni l'émotion, il ajouta :

— Cela, je le prouverai, je le jure... !

VI

Où James Nobody vérifie une fois de plus la justesse de l'axiome tel est pris, qui croyait prendre...

Comme s'il ne venait pas de porter contre le haut fonctionnaire qu'était Sir Arthur Dawn, la plus terrible des accusations, Youssef-el-Saïd poursuivit paisiblement :

— Dès qu'ils eurent échangé les congratulations d'usage, Makharowsky, s'adressant à sir Arthur Dawn, lui demanda :

— Si j'en crois les déclarations que vient de me faire ma compatriote et amie, la princesse Sonia Poutkine, vous avez été admis à voir la lumière ?

— Certes ! répondit sir Arthur Dawn ; j'ajoute que j'en ai été ébloui.

— Combien de temps a duré cet éblouissement ?

— Trente-deux ans !

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Rien que de très normal, Au début de la trente-troisième année, j'ai commencé à y voir clair⁽²⁾ de nouveau, et j'ai pu, sans le secours d'un guide, me diriger à mon aise dans le temple !

— Où est situé le temple ?

— A Sion !

— Quel culte y pratique-t-on ?

— Le culte de la « Raison » !

— Qui donc l'y enseigne ?

— Le Collège des Sages !

— Au nombre de combien sont-ils ?

— Chaque nation de l'univers est représentée par l'un d'entre eux !

2 — Il s'agit là, ainsi qu'on le voit, d'un langage conventionnel en usage dans certaines sociétés secrètes. Avoir « trente-trois ans », c'est posséder un très haut grade (initiés au second degré) dans les sectes islamiques ou sémites manœuvrées par les agents soviétiques.

1 — Officier de la police anglaise.

- De quel Orient⁽¹⁾ venez-vous ?
- De l'Orient d'Irlande !
- Que désirez-vous ?
- Trois choses : 1° Le triomphe de la Raison ; 2° L'extermination des Anglais ; 3° La bolchevisation du monde entier.

James Nobody qui, tandis que parlait Youssef-el-Saïd avait noté soigneusement le dialogue qui précède, s'écria gaiement :

— Peste ! Voilà un programme qui, s'il offre l'avantage d'être net, ne m'en apparaît pas moins d'une réalisation difficile ! Quand on fait preuve d'un tel appétit, on meurt parfois d'indigestion.

Après quoi, s'adressant à Youssef-el-Saïd, qui l'avait écouté en souriant, il lui demanda :

- Que se passa-t-il ensuite ?
- Makharowsky, répondit le jeune épigraphiste, avait écouté avec une satisfaction évidente les réponses que venait de lui faire son interlocuteur et, quand l'interrogatoire auquel il venait de le soumettre eut pris fin, visiblement satisfait, il s'écria :
- Cette fois, aucun doute n'est possible ! Je reconnais que vous êtes des nôtres ! En quoi, puis-je vous être utile ?

Le constable réfléchit quelques instants et, après avoir jeté un coup d'œil acéré à Makharowsky, il déclara :

— Mon initiation date de l'époque où, simple inspecteur de la police, j'exerçais cette humble fonction en Palestine. Je n'en rendis pas moins d'immenses services aux « Sages » qui, pour me récompenser de mon zèle, me promurent au second degré.

« Il en résulta que, au moment de mon arrivée au Caire, où nul ne m'était supérieur en initiation ; automatiquement, je pris la direction suprême du groupe de la Basse-Égypte, lequel, ainsi que vous le savez, porte le nom de « Vengeurs d'Isis ».

« C'est en cette qualité et en leur nom, que j'interviens en ce moment auprès de vous.

« Nos frères qui, — il convient de ne pas l'oublier, — avant que d'être comme vous et moi des internationalistes, sont avant tout, et surtout, des Égyptiens, m'ont chargé de vous demander ce que vous comptez faire du trésor dont ils vous ont aidé à vous emparer à Médamoud ? »

James Nobody se mit à rire...

— Diable ! s'exclama-t-il, hilare ; voilà ce qui s'appelle en termes vulgaires : mettre les pieds dans le plat ! Et... que répondit à cette mise en demeure le vieux brigand ?

— Mon Dieu ! répondit Youssef-el-Saïd, il n'eut pas l'air de s'émouvoir pour si peu.

Se tournant vers son interlocuteur, froidement, il lui déclara :

— Cela ne les regarde en rien !

— Tel n'est pas leur avis, riposta, plus froidement encore s'il se peut, sir Arthur Dawn. Ils prétendent, au contraire, que luttant pour l'indépendance de l'Égypte, l'argent provenant de la vente de ce trésor, — lequel est spécifiquement égyptien, — doit leur revenir en totalité.

— Vraiment ? ironisa Makharowsky. Puis-je savoir ce que pense de cette... prétention l'« Initié suprême » ?

— Il pense exactement comme eux, avec cette différence, toutefois, qu'il est d'avis de rembourser, à l'aide d'un prélèvement effectué sur cette somme, l'argent qu'a bien voulu avancer aux « Vengeurs d'Isis » pour déclencher et mener à bien leur mouvement, le Comité Exécutif de la III^e Internationale, dont vous êtes ici le représentant officiel.

Makharowsky eut un sourire railleur...

— C'est bien aimable à lui, gouailla-t-il ; malheureusement, Moscou ne pense pas de même.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que, seul juge de la destination ultérieure des capitaux qui, d'une manière ou d'une autre, parviennent entre ses mains, le Comité Exécutif estime avoir, seul, le droit de les répartir au mieux des intérêts de la propagande.

— Ce qui fait, insista Sir Arthur Dawn, que ce trésor dont nos frères ont eu tant de mal à s'emparer, au lieu d'être employé à intensifier la lutte qu'ils mènent ici, en faveur de leur indépendance, ira grossir le trésor de Moscou.

— On ne saurait mieux dire ! riposta ironiquement Makharowsky.

— Ne trouvez-vous pas, déclara à ce moment Sir Arthur Dawn, que cette façon de voir est quelque peu inique et, aussi, — pourquoi ne pas le dire, — suprêmement maladroite ?

Makharowsky se tourna vivement vers son interlocuteur...

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il, interloqué, voilà qui

1 — De quel pays venez-vous ? : Où êtes-vous né ? A quelle loge êtes-vous affilié ?

demande explication ! Qu'avez-vous voulu dire ?

Sans manifester la moindre émotion, Sir Arthur Dawn répondit :

— Je trouve que, spolier ainsi les gens du produit de leur travail, — ce travail fût-il un vol, — pour faire bénéficier de cette spoliation d'autres qu'eux, est agir de façon inique.

« De plus, c'est maladroit ; car, il est certain que, dans le cas où d'autres trésors seraient découverts, — et cela me paraît infiniment probable, — il ne faudrait plus compter sur leur appui pour s'emparer de ces trésors. »

L'argument porta, poursuivit Youssef-el-Saïd ; car, Makharowsky tressaillit visiblement.

Mais, il n'en fit pas moins tête et, arrogant, s'écria :

— Et la discipline, — cette discipline que vous avez pour mission d'imposer, que deviendrait-elle, en ce cas ?

Sir Arthur Dawn haussa les épaules et, sèchement, répondit :

— Là où il n'y a rien, la discipline perd ses droits !

— Cependant...

— Permettez ! interrompit sir Arthur Dawn. Quoi que vous en puissiez penser, les fellahs égyptiens n'ont rien de commun avec les moujicks russes. Si ceux dont nous nous occupons actuellement ont cru devoir s'affilier à la III^e Internationale, c'est tout simplement parce qu'ils ont cru que cette dernière les aiderait à conquérir leur indépendance.

« Or, cette indépendance, ils la veulent entière, totale !

« Et, s'ils luttent pour se soustraire à l'oppression britannique, ce n'est certes pas pour se soumettre au joug de Moscou ! »

La phrase sonna haut et ferme...

A tel point que Makharowsky en demeura abasourdi...

Aussi, cette fois, crut-il devoir rompre les chiens...

— C'est bien, déclara-t-il d'une voix mal assurée ; je ferai part de vos observations au Comité Exécutif de la III^e Internationale. Mais, je crains fort qu'il ne les prenne en très mauvaise part, et qu'il ne réponde par un refus largement motivé.

— Ce qui veut dire ? s'enquit, imperturbable, sir Arthur Dawn.

— Ce qui veut dire, répondit Makharowsky, que ce refus pourrait bien être accompagné de sanctions.

Glacial, le constable lui demanda : C'est là votre dernier mot ?

— C'est là mon dernier mot, en effet, déclara, vaguement inquiet, Makharowsky.

Se tournant alors vers Ibrahim-ben-Moktar qui, impassible, avait assisté à cette discussion, sir Arthur Dawn lui dit :

— Tu m'es témoin que j'ai fait l'impossible pour convaincre le délégué de la III^e Internationale, M. Makharowsky, ici présent, de la légitimité de nos revendications.

« N'ayant pu y parvenir, je te cède la parole, afin que tu portes à la connaissance de M. Makharowsky, les décisions de l'« Initié suprême. »

Cette déclaration parut surprendre au plus haut point Makharowsky ; car, s'adressant à Moktar, il s'écria :

— Comment ! Toi aussi tu te dresses contre moi ?

— Contre vous, non ! répondit paisiblement le Soudanais ; mais, en faveur de mon pays, oui !

Et, sans plus attendre, il poursuivit :

— *D'ordre de l'« Initié suprême »* — que son nom soit à jamais glorifié ! *j'ai mission de te faire savoir que, si dans les quarante-huit heures qui vont suivre, le trésor qui t'a été confié, NON POUR ÊTRE ENVOYÉ À MOSCOU, MAIS BIEN POUR ÊTRE MONNAYÉ AU SEUL PROFIT DE L'ÉGYPTE, n'est pas remis entre mes mains, tu subiras un sort identique à celui que, en ta présence, ont subi les trois détectives britanniques chargés de la garde de ce trésor à Médamoud.*

Ayant dit, Ibrahim-ben-Moktar s'inclina devant Makharowsky, atterré et, suivi de Sir Arthur Dawn, il reprit le chemin par lequel ils étaient venus.

Makharowsky ne tenta même pas de s'opposer à leur départ...

Néanmoins, les yeux fixés sur la cavité dans laquelle ils venaient de s'engouffrer, terrorisé, il bégaya :

— *Eh ! bien, me voilà frais ! Et comment vais-je me tirer de là ? Que diraient-ils s'ils savaient que, au lieu de m'appeler Makharowsky, je m'appelle Samuel Lehmann et que, loin de « représenter » auprès d'eux la III^e Internationale, — dont je me moque royalement, — je ne suis que le très-humble et*

très-obéissant serviteur de Sonia Poutkine, laquelle après avoir assassiné Makharowsky m'a substitué à lui... ?

VII

Où James Nobody commence à manœuvrer.

En entendant cette dernière révélation, James Nobody qui, tandis que parlait Youssef-el-Saïd ne cessait de prendre des notes, effectua un bond prodigieux sur sa chaise...

— Comment se fait-il, demanda-t-il, surpris, en se tournant vers le jeune savant que, ayant découvert des secrets d'une telle importance, vous n'en ayez pas fait part immédiatement à la police ?

Youssef-el-Saïd eut un sourire d'une tristesse infinie et, lentement, répondit :

— Je reconnais qu'il eût été de mon devoir d'agir ainsi. Mais que serait devenue ma femme en ce cas ? Les bandits que commande Sonia Poutkine, ne se seraient-ils pas vengés sur elle des révélations faites par moi ? Et, qui me prouve, d'ailleurs, que, gangrenée comme elle l'est, la police égyptienne les eût prises au sérieux ?

« Me voyez-vous allant déclarer au chef de la police que l'un de ses principaux adjoints, *celui-là même auquel tout à l'heure, vous-même, donniez un tel certificat d'honorabilité*, — n'est qu'un vulgaire forban et, pour tout dire, le commandant en second de la plus redoutable bande de malfaiteurs qui soit ? Il m'eût ri au nez !

« Non, croyez-moi ! Mieux valait se taire, afin de mieux observer... »

Et, reprenant son récit au point où il l'avait interrompu, Youssef-el-Saïd poursuivit

— Ainsi que bien vous le pensez, sans doute, Makharowsky eut beaucoup de peine à retrouver ses esprits. Tel un fauve en cage, il allait et venait à travers son bureau, bousculant tout sur son passage, maudissant Dieu et les hommes...

« Ses pensées ne devaient avoir rien de particulièrement gai ; et, sur ses traits que, jamais, nul sourire n'illumina, se lisaient la colère, la consternation et l'épouvante.

« Soudain, il se figea sur place et, rasséréné, s'exclama :

— Mais oui ! c'est cela qu'il faut que je fasse ! Comment, diable ! n'y avais-je pas encore songé ?

D'un pas rapide, il se dirigea vers la cheminée et, à son tour, disparut dans le souterrain dont, très probablement, il manœuvra le mécanisme de fermeture ; car, automatiquement, la lourde plaque de fonte reprit sa place...

— Que faites-vous alors ? demanda vivement James Nobody.

— Ce que je fis ? Mais ... ce que tout autre eût fait à ma place, répondit en souriant Youssef-el-Saïd.

« Après avoir donné au bandit le temps de s'éloigner, je sautai à terre et, ayant descendu l'escalier quatre à quatre, je traversai le jardin en courant, tout heureux de me trouver sain et sauf dans la rue..., où, cependant, je faillis me jeter dans les jambes de sir Arthur Dawn et d'Ibrahim-ben-Moktar qui, à ce moment précis, sortaient d'une maison voisine de celle où demeure Makharowsky.

« Ne tenant nullement, car il aurait pu m'en cuire, — à être reconnu par ces deux... messieurs, je me dissimulai de mon mieux dans un coin d'ombre.

« Ils passèrent à deux pas de moi sans me voir, suivis de près par Makharowsky, lequel, pour la circonstance, avait revêtu une *djellabah*⁽¹⁾ et s'était coiffé d'un fez largement enturbanné...

« C'est alors, — mais alors seulement, — que je compris pourquoi, jusqu'ici, il avait réussi à se soustraire à la surveillance de nos amis, échappant ainsi à leur contrôle.

« Non seulement il se déguisait pour sortir la nuit, mais, par surcroît, il quittait sa maison en empruntant le souterrain que je venais de découvrir et qui aboutissait dans une maison voisine.

« Je leur laissai prendre une certaine avance et, à mon tour, silencieusement, je les suivis.

Quand ils arrivèrent place Méhemet-Ali, sir Arthur Dawn et Ibrahim-el-Moktar, — se dirigèrent sans hésiter vers un palais splendidement illuminé, dans lequel, après s'être fait reconnaître du portier, ils pénétrèrent. »

— A qui appartient ce palais ? demanda vivement James Nobody.

— A Son Excellence le général de division Mabrouch Ali Pacha, ancien ministre de la Guerre de Sa Hautesse le sultan Abbas-Djalmi.

¹ — Sorte de longue lévite blanche que portent les fellah.

— Celui que détrônèrent les Anglais au début de la grande guerre ?

— Celui-là même, Sir !

— Bien ! Et que fit Makharowsky ?

— Dès qu'il eut vu sir Arthur Dawn et son compagnon disparaître à l'intérieur du palais, il poursuivit sa route et se rendit directement à l'Impérial Palace Hôtel où, dès son arrivée, il se fit annoncer chez la princesse Sonia Poutkine.

« Elle le reçut aussitôt...

« J'ignore ce qu'ils se dirent au cours de cette entrevue qui dut être particulièrement mouvementée car, quand une heure plus tard, Makharowsky reparut, il était dans un indescriptible état d'agitation.

« Avisant un taxi qui, à cette heure tardive ne pouvait qu'être en maraude, il fit signe, au chauffeur, lequel vint docilement se ranger le long du trottoir et, d'une voix brève, lui demanda :

— Pouvez-vous me conduire à Alexandrie ?

— Cela dépend du prix que vous m'offrez, répondit le chauffeur. Le prix m'importe peu, fit Makharowsky, impatienté ; l'essentiel est que je sois à Alexandrie à l'aube.

« Le chauffeur consulta sa montre et, après avoir réfléchi une seconde, déclara :

— En ce cas, montez dans ma voiture.

« A peine Makharowsky s'était-il laissé choir sur les coussins que l'auto démarra en quatrième vitesse...

— Et, naturellement, fit James Nobody, que ces nouvelles déclarations paraissaient prodigieusement intéressé, vous ne pûtes la suivre ?

— Naturellement ! répondit, amer, le jeune épigraphiste, qui ajouta aussitôt :

— Veuillez croire que nul ne le regrette autant que moi ; car, je demeure persuadé que si j'avais pu l'y suivre, j'aurais fait, là-bas, de très intéressantes découvertes.

D'un geste, James Nobody le tranquillisa et, souriant, déclara :

— N'ayez aucun souci à cet égard ; ce que vous n'avez pu faire, moi, je le ferai ! Vous pouvez être assuré que, si habile soit-il et quel que soit son « cran », Makharowsky va trouver, cette fois, à qui parler !

Puis, reprenant son sérieux, le grand détective poursuivit :

— A quelle époque exactement, les événements dont vous venez de faire état, se sont-ils produits ?

Youssef-el-Saïd le regarda, surpris :

— A quelle époque ? répondit-il vivement ; mais, avant-hier, dans la nuit.

— Comment ! s'exclama James Nobody, visiblement satisfait, c'est dans la nuit d'avant-hier que Makharowsky a eu avec Sir Arthur Dawn et Ibrahim-ben-Moktar l'entrevue à laquelle vous avez assisté ?

— Mais oui !

— En ce cas, tout est pour le mieux ; car, ainsi que vous l'allez voir, ces... messieurs n'auront rien perdu pour attendre...

Dix minutes plus tard, en effet, James Nobody et Youssef-el-Saïd se faisaient annoncer chez l'attonney général du Caire, Sir Horace Weldon, lequel les accueillit fort aimablement.

Prenant aussitôt la parole, le grand détective fit à l'honorable magistrat, qui l'écouta abasourdi, un résumé succinct mais précis, des méfaits accomplis par Makharowsky *alias* : Samuel Lehmann, — et par ses complices.

Après quoi, il ajouta :

— Bien qu'il n'existe aucun lien apparent entre la mort mystérieuse et tragique de Lord Cardavon et les regrettables incidents dont le temple de Médamoud a été le théâtre, je décide, — m'en référant en cela aux ordres qui m'ont été donnés par le gouvernement de Sa Majesté, — de rouvrir l'enquête relative au décès de Lord Cardavon, enquête que faute de preuves j'avais close.

« Je décide également de joindre à cette enquête celle que je vais immédiatement entreprendre concernant les assassinats suivis de vol, qui ont été commis à Médamoud ; ce dont je vous demande de me donner acte.

— Bien volontiers, répondit l'attonney général qui, séance tenante, commit un juge d'instruction auquel il confia le soin de suivre l'affaire.

Dès que ce dernier eut reçu et enregistré la déposition de Youssef-el-Saïd, James Nobody intervint à son tour et déclara :

— Etant donné qu'il semble résulter des faits portés à ma connaissance par M. Youssef-el-Saïd, ici présent, que l'affaire, — en plus des crimes et délits dont j'ai pour mission de rechercher les auteurs, — comporte un complot contre la sûreté de l'État, je demande :

- 1°. *que tous les faits acquis à l'instruction soient tenus rigoureusement secrets ;*
- 2°. *que la police officielle, et plus spécialement la police du Caire, n'intervienne en rien en cette affaire ;*
- 3°. *qu'aucun communiqué, de quelque nature qu'il soit, ne soit fait à la presse.*

Il en fut ainsi décidé...

Après quoi, James Nobody, s'étant fait remettre un certain nombre d'«*ordres de perquisitions*» et de «*Mandats d'amener*» en blanc, prit congé du juge d'instruction, lequel ne se doutait certes pas que, du seul fait de l'intervention de ce diable d'homme dans sa vie, le «*dolce farniente*» dans lequel il se complaisait, allait être profondément troublé...

Youssef-el-Saïd, par contre, ne s'y trompa guère.

Il comprit que, désormais, les choses allaient changer d'aspect et que, mieux eût valu pour les «*Vengeurs d'Isis*», qu'ils ne fussent jamais venus au monde...

En effet, dès qu'ils eurent quitté le Palais de Justice, se tournant vers lui, James Nobody lui dit :

— Maintenant que l'action est engagée, s'il convient de la poursuivre activement et sans aucune défaillance, il convient également d'éviter les pièges que ne manqueront pas de tendre sous nos pas des adversaires, dont nous aurions le plus grand tort de sous-estimer l'énergie, l'habileté et le nombre.

«*Ainsi, par exemple, il est hors de doute que ces gens-là sont déjà au courant de la démarche que je viens d'accomplir au Palais de Justice ; ce qui, d'ailleurs, ne me gêne en rien.*

«*Mais ce qui me gênerait fort, par contre, ce serait de les avoir constamment sur le dos ; et cela, d'autant plus que, s'ils me connaissent, moi, par contre, je ne les connais pas.*

C'est pourquoi, dès maintenant, nous allons nous séparer ; car, — bien que je ne possède pas l'anneau de Gygès, — je n'en connais pas moins le moyen de me rendre invisible ; ce qui ne me servirait de rien si, on vous apercevait dans mon sillage.

«*Mais, nous n'en demeurerons pas moins en liaison quasi permanente ; car, tous le soirs, à neuf heures précises, mon ami le « marchand de tapis » passera sous vos fenêtres.*

Et, pour peu que vous ayez une confiance

A lui faire ou un service à lui demander, vous pouvez tenir pour certain qu'il vous écoutera d'une oreille favorable.

Ahuri, Youssef-el-Saïd s'écria :

— Le «*marchand de tapis*» ? Quel est cet homme ? Et, êtes-vous sûr, au moins, qu'il ne vous trahira pas ?

James Nobody eut un sourire...

— Bannissez de votre esprit toute crainte à cet égard, répondit-il, gaiement ; car, ce marchand de tapis ne tardera pas, — du moins, je l'espère, — à devenir le meilleur de vos amis.

— J'en accepte l'augure ! murmura Youssef-el-Saïd. Mais, quel est son nom ?

Lors, avec le plus grand sérieux, le grand détective lui répondit :

— Pour l'instant, il s'appelle... James Nobody ; mais, ce soir, il répondra au nom de Ahmed-ben-Ahmed...

Et, avant que Youssef-el-Saïd fût revenu de sa surprise, James Nobody le plantant là, disparut au milieu de la foule.

VIII

Où James Nobody s'aperçoit qu'il a affaire à forte partie...

Encore qu'il fût assez satisfait des résultats obtenus par lui au cours de la journée qui venait de s'écouler, James Nobody n'en décida pas moins de poursuivre, sans débrider, ses avantages.

Ayant revêtu l'aspect extérieur de l'un de ces indigènes algériens qui, des tapis et des châles sur les épaules et les bras surchargés de colliers de perles, de bretelles et de mille autres objets hétéroclites, vont de terrasse en terrasse, avec une constance digne d'un meilleur sort, offrir leurs marchandises, le soir même, il débuta dans ce métier fort peu rémunérateur.

Toutefois, nous devons à la vérité de dire que, s'il ne vendit pas grand'chose, ce qui ne surprendra personne, — par contre, il observa beaucoup.

Il observa même que cette peu estimable fripouille qu'était le pseudo-Makharowsky avait dû être contraint de prolonger son séjour à

Alexandrie, puisque les portes et les persiennes de la maison où il habitait demeuraient obstinément closes, et que, d'autre part, aucun de ses voisins ne l'avait aperçu depuis trois jours.

Ayant attentivement étudié les aîtres, James Nobody eût tôt fait de se convaincre que, ainsi que le lui avait dit Youssef-el-Saïd, rien n'était plus aisé que de s'introduire, inaperçu, dans la maison du bandit ou, plus exactement, dans le jardin au centre duquel elle était située.

C'est pourquoi, le soir même, après avoir déposé en un lieu sûr et connu de lui seul son attirail de marchand ambulant, il se dirigea lentement, et pour ainsi dire, au pas de promenade, vers la maison qu'occupait Makharowsky, qu'une fois de plus, il examina avec la plus extrême attention.

A n'en pouvoir douter, elle était déserte... Sans plus attendre, il en fit le tour et, subrepticement, par la brèche, il s'introduisit dans le jardin qu'il explora minutieusement et où rien de suspect n'apparut à ses yeux.

Se dirigeant alors vers la porte située derrière l'immeuble et qu'il croyait devoir être close au pêne seulement, — *puisque c'est par cette porte que, APRÈS LE DÉPART DE MAKHAROWSKY, s'était enfui Youssef-el-Saïd, lequel n'en possédait certainement pas la clef, il s'aperçut qu'elle était fermée À TRIPLE TOUR...*

Il en déduisit aussitôt que, *entre le moment où Youssef-el-Saïd avait quitté cette maison et le moment présent*, quelqu'un était venu, qui avait pénétré à l'intérieur...

Et, d'instinct, James Nobody se méfia..., *car, il se pouvait fort bien que ce quelqu'un* — qui cela pouvait-il bien être ? — *n'en soit pas ressorti.*

Perplexe, le grand détective se pencha vers la porte pour l'examiner de plus près, *quand, soudain, devant lui, elle s'ouvrit toute grande...*

Machinalement, il bondit en arrière et, braquant son browning dans la direction de la porte ; il s'écria :

— Holà ! Quelle diablerie est-ce là, et qui donc a ouvert cette porte ? Répondez, ou je tire !...

Mais c'est en vain qu'il prêta l'oreille ; aucune réponse ne lui parvint.

Alors, dirigeant le rayon de sa lampe électrique de poche, vers le corridor qui s'ouvrait béant devant lui, de l'œil, il en sonda tous les recoins.

Il lui parut désert...

Oui, mais, la maison l'était-elle également ? Et, si cela était, comment expliquer, dès lors, l'incident qui venait de se produire ?

Car, — et de cela il ne pouvait douter, — *cette porte, qui maintenant s'avérait accueillante, ÉTAIT BEL ET BIEN VERROUILLÉE TOUT À L'HEURE...*

Et, s'il la franchissait, ainsi que son devoir l'exigeait ; ne risquait-il pas de donner tête baissée dans un piège ?

— Bah ! fit-il en haussant les épaules, qui vivra verra !

Puis, résolument, mais l'œil et l'oreille au guet, il pénétra dans l'intérieur de cet antre, dont il ne se dissimulait pas qu'il pouvait fort bien devenir son tombeau...

Prudemment, il explora les unes après les autres les six pièces du rez-de-chaussée ainsi qu'une sorte de réduit rempli d'ustensiles de ménage, qui se trouvait sous l'escalier.

Le dallage étant fait de cette sorte de mosaïque dénommée « *granito* », il ne le sonda même pas.

Alors, il revint vers la porte qu'il barricada solidement, à l'aide des meubles qui se trouvaient dans le corridor, de manière à en interdire l'accès à tout ennemi venant de l'extérieur.

A ce moment, il lui sembla percevoir un bruit insolite, provenant de l'étage supérieur.

Dressant la tête vers, le sommet de l'escalier, il prêta l'oreille et, très distinctement, cette fois, il entendit quelqu'un marcher à pas feutrés.

En un tournemain, il se débarrassa de son burnous, enleva sa *gandourah* et quitta ses babouches ; puis, silencieusement, s'arrêtant à chaque marche pour mieux écouter, il monta l'escalier, lequel accédait à un hall, clos à l'une de ses extrémités par une bow-window et à l'autre par un *moucharabich*⁽¹⁾.

James Nobody, d'un coup d'œil rapide, inspecta les lieux.

A sa droite s'ouvraient trois portes et à sa gauche une seule. Mais, sur le panneau supérieur de cette dernière étaient peints les mots : *Private office*⁽²⁾.

Après avoir constaté que personne ne se dissimulait à l'intérieur des trois chambres situées à droite, hardiment, il pénétra dans le bureau.

1 — Fenêtre grillagée derrière laquelle se dissimulent les femmes indigènes quand elles veulent regarder à l'extérieur.

2 — Bureau particulier.

De même que les autres pièces, ce bureau était vide.

La chose lui parut d'autant plus surprenante qu'il était certain de ne s'être pas trompé.

Or, ce bureau ne contenant qu'une table, deux classeurs verticaux, une bibliothèque à claire-voie, deux fauteuils et quatre chaises, il était impossible que quelqu'un s'y dissimulât.

Restait, il est vrai, la cheminée, cette cheminée qui, à en croire Youssef-el-Saïd était « truquée », et dont le fond dissimulait l'entrée d'un souterrain...

Soit qu'il ait été surpris par l'intervention inopinée de James Nobody, soit pour tout autre motif, le mystérieux visiteur dont, tout à l'heure, le grand détective avait constaté la présence, s'était-il donc enfui par là ?

James Nobody en douta d'autant moins que, dans l'âtre, il découvrit une cigarette qui achevait de s'éteindre...

Il la ramassa, l'éteignit complètement, l'examina et, stupéfait, constata que cette cigarette, d'un type inconnu en Égypte, provenait des manufactures de l'État français et appartenait à la série dite : *Gauloises maryland*.

Après l'avoir soigneusement enveloppée dans une feuille de papier qu'il arracha de son carnet, il la plaça dans son portefeuille.

Puis, s'agenouillant devant la cheminée, posément, pouce par pouce, il en examina l'intérieur afin de découvrir, si possible, le mécanisme secret qu'il savait devoir s'y trouver, et qui, actionnant la plaque de fonte armoriée closant le fond de l'âtre, permettait d'accéder au souterrain.

En moins d'une minute, il l'eut découvert...

Ce premier résultat ayant été acquis, et, sûr, désormais, de pouvoir utiliser cette issue à son gré, il se releva et rabattit le tablier de la cheminée.

Après quoi, il se dirigea vers le bureau, dont il avait formé le projet d'inventorier le contenu ; la perquisition précédemment effectuée par Youssef-el-Saïd, lequel, somme toute, n'était pas un spécialiste, lui ayant paru laisser à désirer.

C'est alors, — mais alors seulement, — que sur le buvard placé sur ce bureau, il aperçut une enveloppe jaune du format et du type utilisés dans le commerce.

Il la prit et lut la suscription, laquelle était ainsi rédigée :

M. James Nobody, esq...

actuellement en visite chez M. Makharowsky.

Sidéré, — on l'eût été à moins, — le grand détective décacheta immédiatement l'enveloppe Il y trouva la lettre que voici :

« Pour peu que M. James Nobody veuille connaître la suite des confidences qui lui ont été faites aujourd'hui même par M. Youssef-el-Saïd, il est invité à se rendre demain, à minuit, à l'intérieur des ruines du Temple de Médamoud, où les apaisements nécessaires lui seront donnés. « Il demeure entendu que M. James Nobody devra venir seul à ce rendez-vous, et qu'il s'engage sur l'honneur à le tenir secret.

« Si cette proposition lui agréée, M. James Nobody peut être assuré que rien : de fâcheux n'en résultera pour lui.

« Ceci constitue, de notre part, un engagement « formel ».

« L'Initié Suprême. »

Le texte qui précède était suivi d'un « *Post-scriptum* » ainsi conçu :

« Afin de lui éviter toute perte de temps, nous croyons devoir informer M. James Nobody que la perquisition à laquelle il se livre actuellement a déjà été effectuée par nous.

« Tous les papiers que possédait chez lui, M. Makharowsky, et ceux qui, il y a une heure à peine, se trouvaient encore entre les mains de la princesse Sonia Boutkine, sont, désormais, entre nos mains.

« Ils seront intégralement communiqués à M. James Nobody dès qu'un accord sera intervenu entre lui et nous. »

Encore qu'il ne s'expliquât pas bien comment, les « Vengeurs d'Isis » avaient procédé pour avoir eu connaissance des confidences que lui avait faites Youssef-el-Saïd, et bien qu'il ne pût comprendre comment ils en avaient déduit qu'il se livrerait le soir même à une perquisition chez Makharowsky, James Nobody n'en admira pas moins, en connaisseur, la manœuvre.

Non seulement il la jugea habile, mais le tact et la courtoisie avec lesquels elle avait été effectuée lui plurent infiniment et lui inspirèrent une confiance absolue.

Il était bien évident, en effet, que s'ils avaient voulu se débarrasser de lui, les « Vengeurs d'Isis » auraient pu le faire d'autant plus aisément qu'il était actuellement à leur merci.

Au lieu de l'abattre dans cette maison où il lui aurait été fort difficile de se soustraire à leurs coups et où il aurait très sûrement succombé sous le nombre, ils avaient préféré lui adresser une lettre.

De cela, il ne pouvait que leur être infiniment reconnaissant.

Aussi, n'hésita-t-il pas une seconde à répondre à leur appel.

Supposant avec quelque apparence de raison que quelques-uns d'entre eux se tenaient aux aguets derrière la plaque de fonte, dans le souterrain, il prit une feuille de papier et, de sa large écriture, il rédigea la note suivante :

« Tenant pour bonne et valable la proposition qui vient de m'être faite, je l'accepte sans aucune restriction. »

« En conséquence, je me trouverai, SEUL, au rendez-vous fixé. »

« Comme convenu, cette entrevue demeurera rigoureusement secrète. »

JAMES NOBODY.

Il plaça cette note bien en évidence sur le bureau ; après quoi, il jeta autour de soi un nouveau coup d'œil, alluma une « Chesterfield » et s'en fut, tout en se demandant, non sans perplexité, quel était celui qui, parmi les « Vengeurs d'Isis », s'offrait le luxe de fumer des cigarettes françaises...

IX

Où James Nobody se distingue...

Dès qu'il mit les pieds dehors le lendemain, James Nobody eut tôt fait de se rendre compte qu'il n'était bruit, dans toute la ville, que de l'audacieux cambriolage dont, la veille au soir, avait été victime la princesse Sonia Poutkine.

Non seulement le luxueux appartement qu'elle occupait au premier étage de l'Impérial Palace Hôtel avait été visité de fond en comble, mais, par surcroît, ses malles et ses valises avaient été vidées de leur contenu que, à son retour, la princesse avait trouvé gisant sur le tapis.

Vérification faite, on s'aperçut que rien, — *sauf quelques papiers que la princesse déclara être sans importance aucune*, — n'avait disparu.

Les merveilleux bijoux qu'elle possédait et devant lesquels s'extasiaient toutes ses amies, étaient demeurés à l'emplacement habituel dans leurs écrins, et pas une piastre ne manquait de l'argent qu'elle conservait par devers elle, et que, insoucieuse, elle déposait un peu partout...

Interrogés, les domestiques de l'hôtel déclarèrent aux détectives chargés de l'enquête ; qu'ils n'avaient rien remarqué de suspect et que si, vraiment, un vol avait été commis, il fallait que le diable s'en fût mêlé.

C'est du moins ce qu'apprit l'un d'entre eux à James Nobody qui, n'ayant rien de mieux à faire, — *car il avait décidé d'interrompre son enquête et de ne la reprendre qu'après, son entrevue avec l'Initié suprême*, — était allé flâner aux environs de l'Impérial Palace Hôtel afin de voir de quoi il retournait.

Et, perplexe, le détective avait ajouté :

— Je suis d'autant plus surpris des déclarations qu'a cru devoir nous faire la princesse Sonia Poutkine que, sur un point au moins, elle nous a menti.

— Comment cela ? demanda vivement James Nobody qui, du coup, dressa l'oreille.

— *Elle a prétendu que rien n'a disparu de chez elle. Or, cela est faux. Je sais de source sûre, en effet, que, récemment, elle avait acquis deux statuettes en or ; l'une de Hathor, fille du soleil, laquelle était plus spécialement adorée à Dendérah ; l'autre de Ramsès II Melamoun, le roi guerrier et bâtisseur qui régnait au XIV^e siècle avant Jésus-Christ...*

— Eh bien ? interrompit James Nobody. Eh bien ! ces deux statuettes ont été volées ! répondit le détective, qui ajouta aussitôt :

— La chose me paraît d'autant plus suspecte que, sauf erreur, ces deux statuettes faisaient partie du trésor découvert dans le temple de Médamoud par le savant français Roger de la Garenne ; trésor qui, lui-même a été volé quelque temps après.

Prenant dans son portefeuille la liste des objets volés à Médamoud et qui avait été dressée par M. Roger de la Garenne, James Nobody la consulta d'un coup d'œil...

— C'est exact ! fit-il. Ces deux statuettes figurent bien parmi celles qui ont si mystérieusement disparu à Médamoud.

Mais, tandis qu'il parlait, de son portefeuille s'échappa la cigarette trouvée par lui chez Makharowsky et, avant qu'il ait pu intervenir, le détective avec lequel il s'entretenait se baissa vivement pour la ramasser.

— *Oh ! oh !* s'exclama ce dernier en la tendant à James Nobody, *tout le monde fume donc des « Gauloises » au Caire ?*

— Que voulez-vous dire ? lui demanda James Nobody, surpris...

Tirant alors de la poche de son gilet une cigarette — ou, plus exactement, un fragment de cigarette, — semblable à celui que possédait James Nobody, il le montra à ce dernier, tout en lui déclarant :

— Voilà, en effet, ce que je viens de trouver dans la propre chambre à coucher de la princesse Sonia Poutkine. Est-ce à dire que celle que vous avez entre les mains provient également de chez elle ?

— Pas le moins du monde ! répondit, songeur, James Nobody. Elle provient d'un tout autre endroit.

Et, après avoir assez longuement réfléchi :

— Avez-vous cherché à savoir, demanda-t-il au policier, quelle est la marque de cigarettes que fume habituellement la princesse ?

— C'était tout indiqué, répondit en souriant son interlocuteur ; elle fume des « *Khédiviales* ».

— Vous êtes sûr de cela ? insista le grand détective...

— Je le tiens d'elle-même. D'ailleurs, le fait m'a été confirmé par sa femme de chambre.

— Sait-elle, poursuivit James Nobody, que vous avez découvert chez elle ce bout de cigarette ?

— Elle ne le sait certes pas.

— En ce cas, verriez-vous un inconvénient quelconque à m'accompagner chez la princesse ?

Le détective le regarda bouche bée...

Sachant que James Nobody jouissait des pouvoirs les plus étendus, sachant, par surcroît, qu'il était au mieux avec ses propres chefs, il lui parut cocasse que le grand détective pût mettre en doute sa bonne volonté.

— Vous savez bien, lui répondit-il respectueusement, que, pour nous tous, vos désirs sont

des ordres et qu'il n'est rien que nous ne fassions pour vous être agréable le cas échéant. Personnellement, je suis à votre entière disposition. Ce que vous me demanderez de faire, je le ferai.

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, James Nobody le remercia en lui tendant cordialement la main.

Après quoi, il poursuivit :

— Encore que je n'aie pas à intervenir officiellement en cette affaire dont d'autres que moi sont chargés, je n'en suis pas moins désireux d'être présenté à la princesse Sonia Poutkine, laquelle m'intéresse vivement. Et, puisque l'occasion s'offre à moi de faire sa connaissance, je m'empresse d'en profiter. Voulez-vous m'introduire auprès d'elle ?

— Mais... bien volontiers. Devrai-je vous présenter à elle sous votre vrai nom ?

— Pourquoi pas ? répondit James Nobody gaiement. Vous lui direz simplement que me sachant de passage au Caire, vous avez eu recours à mes lumières pour éclaircir cette affaire, qui vous semble mystérieuse à plus d'un titre. Je serais bien surpris si elle y entendait malice...

— En ce cas, allons-y !

Deux minutes plus tard, les deux hommes, s'étant fait annoncer, étaient introduits auprès de la princesse qui leur réserva le meilleur accueil...

— Très heureuse, de faire votre connaissance, déclara-t-elle en tendant la main à James Nobody. J'ai beaucoup entendu parler de vous et, sans que vous vous en doutiez le moins du monde, vous avez en moi une admiratrice passionnée. Que puis-je pour vous ?

Après l'avoir remerciée de l'opinion flatteuse qu'elle avait de lui, James Nobody posa son regard sur elle et, très calme, répondit :

— *Vous pouvez beaucoup pour moi, madame, et si vous couliez bien répondre aux deux questions que je vais me permettre de vous poser, vous me rendriez un service éminent.*

Elle se tourna vers lui, souriante :

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle en minaudant.

La réponse lui parvint aussitôt, brutale....

— *Je désire savoir, déclara le grand détective, ce qu'est devenu votre complice et ami, Makharowsky, alias : Samuel Lehmann ? Après-quoi, je vous demanderai ce que vous comptez faire du trésor que, de concert, vous avez volé au temple de Médamoud ?*

La foudre serait tombée à ses côtés, que la malheureuse ne s'en serait pas montrée plus effrayée.

Elle vacilla sur ses jambes et son visage devint d'une lividité cadavérique...

Mais elle réagit aussitôt et voulut faire tête...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, bégaya-t-elle, en faisant des efforts surhumains pour dissimuler son trouble, car c'est la première fois que j'entends prononcer le nom de l'individu auquel vous venez de faire allusion. Quant au trésor de Medamoud, j'ignore ce qu'il est devenu.

— Vraiment ? fit James Nobody, gouailleur. En ce cas, peut-être pourrez-vous me donner le nom de l'antiquaire qui vous a vendu les deux statuettes qui, hier encore, décoraient votre salon, mais qui, depuis hier...

— Des statuettes ? interrompit-elle vivement. Mais, monsieur, je n'en ai jamais possédé aucune, et tout le monde vous dira...

— Assez ! tonna James Nobody. Ce que tout le monde me dira, c'est que vous mentez effrontément.

Et lui montrant la cheminée sur laquelle s'appuyaient deux socles recouverts de peluche, il ajouta :

— Ne voyez-vous donc pas, madame, que les choses elles-mêmes vous donnent un démenti ! Que sont devenues les deux statues, l'une de Hathor et l'autre de Ramsès II qui se trouvaient sur ces socles ?

Et comme, terrassée par l'évidence, elle se tenait coite...

— Vous ne voulez pas répondre ! déclara-t-il.

« Fort bien !

« Mais soyez assurée que, tôt ou tard, je saurai vous y contraindre.

« En attendant, puisque vous m'y contraignez, je vous mets en état d'arrestation, et je vous préviens que, désormais, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous⁽¹⁾. »

Cynique, elle s'écria :

— Pour que vous puissiez m'arrêter, il faudrait que, au préalable, vous en ayez reçu l'ordre !

James Nobody haussa les épaules...

— Qui donc vous a dit, riposta-t-il du tac au tac, qu'il n'en est pas ainsi ?

Et, sans plus attendre, tirant de sa poche l'un des mandats d'amener en blanc que lui avait remis le juge d'instruction, il le libella au nom de l'inculpée.

Celle-ci le regarda, stupéfiée...

Après quoi, furieuse, elle s'exclama :

— Mais ce que vous faites est contraire à la loi ! C'est au juge, — et à lui seul, — qu'il appartient de libeller les mandats !

De nouveau, James Nobody haussa les épaules et, goguenard, déclara :

— C'est peut-être contraire à la loi, mais c'est certainement conforme à la justice !

Et, s'adressant au détective qui, qu'effaré, avait assisté à ce coup de théâtre, James Nobody lui tendit le mandat d'amener, tout en lui disant :

— Veuillez avoir l'obligeance, cher ami, de faire le nécessaire. Vous amènerez madame, toute affaire cessante, dans le cabinet de M. l'avocat général, où je vous attendrai dans un quart d'heure.

Le détective hocha la tête approbativement. Mais, ayant parcouru le mandat d'amener, soudain, il s'écria :

— Il y a certainement erreur, chef !

— Pourquoi cela ? demanda James Nobody en simulant la surprise...

— Mais, parce que ce mandat est libellé au nom de Regina Godfrey !

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame ne s'appelle pas ainsi, elle s'appelle...

— En êtes-vous bien sûr ? interrompit en souriant James Nobody.

Et, lui montrant l'aventurière qui, effondrée sur le divan, le regardait, terrifiée, gaiement, il ajouta :

— Demandez plutôt à madame ce qu'elle en pense...

Puis, sans plus insister, il poursuivit :

— C'est bien compris, n'est-ce pas ? Dans un quart d'heure, je vous attendrai au palais-de justice.

Et, tout heureux d'avoir joué ce tour pendable à la redoutable aventurière que, malgré son habile camouflage, il avait reconnue dès l'abord, le grand détective partit en sifflotant...

1 — Cette déclaration est faite aussitôt après l'arrestation par celui qui l'a effectuée. Elle est obligatoire.

X

Où James Nobody agit en grand diplomate...

Ainsi qu'on le pense bien, James Nobody ne s'en tint pas à ce premier succès...

Dès son retour au Palais de Justice, il se rendit dans le bureau qui lui avait été réservé, à proximité du greffe, et dans lequel travaillaient ses deux fidèles collaborateurs Bob Harvey et Harry Smith qui, bien entendu, l'avaient suivi au Caire ; ceci pour la raison bien simple que les trois hommes ne se quittaient jamais..

En quelques mots il les mit au courant des incidents qui venaient de se produire et, après leur avoir annoncé l'importante arrestation qu'il venait d'effectuer, il leur déclara :

— Vous allez assister l'un et l'autre à l'interrogatoire que, en présence de l'attorney général, je vais faire subir à Regina Godfrey.

« Dès que j'aurai obtenu ses aveux, c'est-à-dire, dès qu'elle m'aura indiqué l'endroit où se trouve Makharowsky, — *et il ne saurait qu'être à l'endroit où est caché le trésor volé à Médamoud*, — vous partirez immédiatement pour le mettre en état d'arrestation. »

— Bien, chef, répondit Bob Harvey. Mais si nous récupérons le trésor, qu'en ferons-nous ?

— Le plus simple serait de le mettre en sûreté dans les coffres de l'une des grandes banques d'Alexandrie, ville où, très probablement, s'est réfugié le bandit.

— Et que faudrait-il faire, demanda à son tour Harry Smith, dans le cas où ce dernier s'aviserait de résister ?

James Nobody n'eut pas une minute d'hésitation et, d'une voix forte, il répondit :

— Ceci vous regarde ! Prenez note toutefois que, mort ou vif, il me le faut !

Les deux jeunes gens échangèrent un coup d'œil complice et, fort irrespectueusement, partirent d'un vaste éclat de rire...

Ne comprenant rien à cet intempestif accès, d'hilarité, James Nobody les regarda, surpris...

— Ai-je donc dit quelque chose de si risible que cela ? leur demanda-t-il, vexé.

— Pas le moins du monde, chef, répondit Bob Harvey, en riant de plus belle...

— Alors ? s'enquit James Nobody.

— Alors, répondit à son tour, gaiement,

Harry Smith, notre joie est motivée par ce fait que, une fois de plus, nous avons prévu et exécuté, — par anticipation, — vos ordres.

Et, se levant, il se dirigea vers une sorte de cabinet de débarras qui leur servait de vestiaire et il en ouvrit la porte.

Puis, se tournant vers James Nobody, d'un air geste, il lui montra Makharowsky qui, étroitement ligoté et bâillonné, gisait sur le sol...

Après quoi, il déclara :

— Voilà l'objet, chef !

James Nobody se pencha vivement vers le bandit et, après avoir constaté qu'il s'agissait bien de Makharowsky, il se redressa et, tendant les mains à ses collaborateurs :

— Mes compliments ! fit-il ; vous avez réalisé là un coup de maître. Où et comment l'avez-vous capturé ?

— Cette nuit, chef, répondit Bob Harvey.

— Cette nuit ?

— Mais oui ! Vous vous souvenez sans doute, chef, que, hier, après nous avoir fait part des confidences que venait de vous faire Youssef-el-Saïd, vous m'avez demandé de rédiger un rapport relatif à ces confidences, lequel, d'après vos instructions, devait se terminer ainsi :

« *Comme il se peut que Youssef-el-Saïd, — malgré son « cran » et sa bonne volonté, n'ait effectué que de façon fort imparfaite la perquisition à laquelle il a cru devoir se livrer chez Makharowsky, j'ai décidé de recommencer cette opération pour mon propre compte, cette nuit même. Makharowsky étant absent, rien ne me sera plus facile que de pénétrer chez lui à son insu et d'y opérer en toute tranquillité.* »

— C'est exact ! reconnut James Nobody. Et après ?

— Après ? répondit en souriant Bob Harvey. Mais, il ne s'est passé rien que de très normal.

« *Comprenant que, une fois de plus, sans calculer le danger, vous alliez risquer votre vie en pénétrant dans cet antre ; Harry Smith et moi avons décidé de vous y suivre. Dès que nous vous eûmes vu pénétrer à l'intérieur de la maison, nous nous portâmes dans le jardin, prêts à intervenir en cas de besoin.*

« *Bien nous en prit ainsi que vous l'allez voir...*

« En effet, cinq minutes après que vous eûtes disparu à l'intérieur de la maison, un individu franchit à son tour la brèche pratiquée dans le mur du jardin et, browning en main, se dirigea à pas feutrés vers l'immeuble.

« Mais, avant que d'y parvenir, il fallait qu'il passât devant nous.

« J'enlevai rapidement mon veston et, au moment précis où il me dépassa, je l'en coiffai.

« En même temps, Harry Smith qui, rapidement s'était baissé, le saisissait par les jambes et le faisait basculer.

« Quand il fut à terre, et bien qu'il nous opposât une résistance désespérée, nous le ligotâmes en vitesse. Après quoi, nous le portâmes dans l'auto et, tandis que Harry Smith le transportait ici, je retournais dans le jardin pour y reprendre ma faction interrompue par cet incident :

« Et voilà ! »

C'est avec une émotion qu'il ne tenta même pas de dissimuler, que James Nobody avait écouté l'exposé qui précède.

Aucun doute n'était possible !

En intervenant d'une façon aussi énergique, ses deux dévoués collaborateurs lui avaient sauvé la vie.

Il ne les en remercia que plus chaleureusement...

Puis, s'adressant plus particulièrement à Bob Harvey, il lui demanda :

— Comment avez-vous réussi à identifier Makharowsky ? Aurait-il-déjà passé des aveux ?

— Nous nous sommes bien gardés de l'interroger hors de votre présence, chef, répondit en souriant Bob Harvey. Mais, si nous ne l'avons pas interrogé, nous l'avons soigneusement fouillé, par contre.

Et, prenant dans son tiroir deux portefeuilles, quelques bijoux, un porte-monnaie, un trousseau de clés et un browning, il remit le tout au grand détective, en spécifiant :

— Voici ce que nous avons trouvé sur lui et, afin de vous faciliter la besogne, nous avons dressé l'inventaire des documents que contenaient les deux portefeuilles.

« Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, il s'en trouve de fort intéressants.

« L'un d'entre eux, notamment, indique l'endroit où est entreposé le trésor volé à Medamoud. »

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody, joyeux ; mais alors, « l'affaire est dans le sac » !

— C'est assez mon avis, répondit modestement Bob Harvey, qui ajouta aussitôt :

— Et cela d'autant plus qu'il sera extrêmement aisé de le récupérer.

— Comment cela ?

— Imaginez-vous, chef, que Sonia Poutkine qui, à la lueur de ces documents, apparaît comme étant la cheville ouvrière de cette affaire, a voulu faire d'une pierre deux coups.

« Dans le plus grand secret et, nuitamment, elle a fait transporter à bord du navire soviétique « TOVARITCH »⁽¹⁾, sur lequel elle devait s'embarquer aujourd'hui même, le trésor de Medamoud. »

— Diable ! s'exclama James Nobody ; il paraît que je suis intervenu à temps ! Et, en quel endroit est mouillé ce navire ?

— Dans l'avant-port d'Alexandrie.

— By Jove ! Il faut immédiatement alerter la marine et...

— Nous avons cru devoir prendre sur nous de faire le nécessaire, chef ; et il est fort probable que, à l'heure qu'il est, le « Tovaritch » est déjà amariné.

Du coup, James Nobody exulta...

— Savez-vous, fit-il en se frottant joyeusement les mains, que vous êtes des « as », et que votre vieux maître est très fier de vous !

Et, avec une consternation feinte, il ajouta :

— Hélas ! Voilà que mes élèves me dépassent et m'enlèvent le pain de la bouche !

Puis, reprenant son sérieux :

— C'est tout ce que contenaient d'intéressant ces deux portefeuilles ?

— Point, chef ! répondit Bob Harvey ; nous y avons également découvert la liste des gens affiliés à l'organisation connue sous le nom de : « LES VENGEURS D'ISIS », et aussi celle des individus faisant partie de la bande de Sonia Poutkine.

— Voilà qui est intéressant ! constata le grand détective. Et ensuite ?

— Parmi ces derniers, poursuivit Bob Harvey, figure le nom de celui à qui a été confié le soin de garder M^{me} Youssef-el-Said.

— Il faut le faire arrêter de suite et... :

— C'est fait, chef ! Il est en lieu sûr.

1 — « Camarade ».

« Quand à M^{me} Youssef-el-saïd, elle doit se trouver actuellement dans les bras de son mari.

— Que vous disais-je ? s'exclama James Nobody, en riant. Les choses vont de la sorte, que je n'ai plus qu'à me tourner les pouces.

Les deux jeunes gens tirent chorus...

Puis, intervenant à son tour, Harry Schmith déclara :

— Supposant que vous auriez quelques questions à lui poser, j'ai cru devoir mettre en état d'arrestation sir Arthur Dawn.

— De quoi l'avez-vous inculpé ? demanda vivement James Nobody.

Bob Harvey et Harry Smith se mirent à rire...

— Oh ! vous savez, chef, répondit ce dernier, il y a le choix. L'ordre d'arrestation est ainsi libellé : Assassinat et complicité ; vol avec effraction commis en bande, la nuit et dans une maison habitée ; complot contre la sûreté de l'État...

— C'est tout ? demanda James Nobody, hilare...

— Pas du tout, chef, répondit Harry Smith ; car c'est lui qui, également s'est emparé de M^{me} Youssef-el-Saïd. Aussi ai-je cru devoir l'inculper de rapt :

— Vous avez fort bien fait ! Mais, dites-moi, possédons-nous la preuve des inculpations qui précèdent ?

— Elle ressort pleinement des documents découverts sur Makharowsky, répondit Harry Smith.

— Vous êtes sûr de cela ?

— *Je vais vous en faire juge*, déclara le jeune détective.

« *L'inculpation d'assassinat se justifie par le fait que c'est Arthur Dawn qui a mis à mort les trois détectives dont la mission était de veiller sur le trésor découvert à Médamoud.*

« *Bien qu'il fit croire à ses complices de l'association : « LES VENGEURS D'ISIS » qu'il s'était contenté de les anesthésier à l'aide d'un composé de jusquiame et de morphine, en réalité, il a froidement assassiné ces trois malheureux en se servant d'une aiguille préalablement enduite de curare.* »

— Fichtre ! Il n'y est pas allé de main morte ! s'exclama James Nobody, indigné.

Et, s'adressant à Harry Smith :

— Comment justifiez-vous l'inculpation de vol ?

— *Elle se justifie toute seule !* répondit Harry Smith. *C'est, en effet, sir Arthur Dawn qui, après*

avoir assassiné ses trois collaborateurs, s'est emparé du trésor.

— Bien ! Et ensuite ?

— *Reste l'inculpation de complot contre la sûreté de l'État. Or, la preuve est faite que sir Arthur Dawn est, non seulement l'un des membres les plus en vue du parti révolutionnaire irlandais, — qu'il faut bien se garder de confondre avec le « Sinn-Fein »⁽¹⁾ — mais que, en outre, il est l'un des affiliés les plus redoutables de la III^e Internationale, à laquelle il est dévoué corps et âme.*

« *Sa présence en Egypte n'avait d'autre but que de pousser les fellahs à la révolte contre les autorités britanniques et contre les institutions établies.*

« *Et cela, non pas pour favoriser les buts poursuivis par le « Wafdt »⁽²⁾, mais bien pour le jeter, à la faveur des troubles fomentés par lui, entre les bras des soviets... »*

Les preuves ainsi accumulées contre eux étaient tellement évidentes, que sir Arthur Dawn, Makharowsky et Sonia Poutkine ne songèrent même pas à les discuter.

Amenés devant l'attorney général, ils lui firent immédiatement l'aveu de leurs crimes.

On les incarcéra à la citadelle en attendant que la justice statuât sur leur sort.

Quand, après avoir accompli cette mission, ils eurent constaté *de visu* que, enfermés comme ils l'étaient, aucun de ces bandits ne pourrait s'évader, James Nobody et ses collaborateurs retournèrent aussitôt à leur bureau pour y dresser le procès-verbal relatif à cette triple et sensationnelle arrestation.

Une nouvelle surprise les y attendait...

En effet, à peine s'étaient-ils assis à leurs places habituelles qu'un huissier, s'adressant à James Nobody, lui demanda s'il consentait à recevoir une délégation.

— Une délégation ? s'exclama James Nobody, surpris. De quel genre ?

— Oh ! répondit l'huissier, il s'agit de très hauts personnages.

— Vraiment ! Et que me veulent-ils ? insista le grand détective.

— Ils se réservent de vous l'apprendre.

1 — Parti de l'Indépendance irlandais, qui a droit à tous les respects.

2 — Parti nationaliste égyptien qui, inlassablement, lutte pour son indépendance.

— Ce sont des Égyptiens ?

— Oui, Sir. Et de la plus haute classe.

Intrigués, les trois hommes échangèrent un coup d'œil...

Mais, soudain, James Nobody parut avoir compris...

— Son Excellence le général Mahmoud Ali Pacha, ne figure-t-il pas au nombre de ces messieurs ? demanda-t-il à l'huissier.

— Je vous demande pardon, Sir ! répondit ce dernier. C'est même lui qui préside cette délégation.

James Nobody eut un singulier sourire simplement, répondit :

— En ce cas, faites entrer ces messieurs.

La délégation qui se composait d'une douzaine de personnes, se présenta aussitôt.

A sa tête se trouvait, en effet, le général Mahmoud Ali Pacha qui, pour la circonstance, avait revêtu son grand uniforme et dont la poitrine était constellée de décorations.

Vivement James Nobody se porta à sa rencontre et lui tendit la main.

Puis, rivant ses yeux sur ceux du vieillard, courtoisement, il s'enquit :

— *Que puis-je pour vous*, MONSIEUR L'INITIÉ SUPRÊME ?

Le vieux soldat tressaillit et, de pâle qu'il était, devint livide, tandis que ses compagnons se regardaient effarés...

— *Comment avez-vous appris*, murmura enfin Mahmoud Ali Pacha, *que j'étais revêtu de cette dignité que, confus et repentant, je viens déposer entre vos mains, en même temps que ma personne et celle de mes amis ?*

James Nobody se mit à rire...

— *Que diable voulez-vous que j'en fasse ?* s'exclama-t-il gaiement. *Ne venez-vous pas de m'affirmer que vous étiez confus*, « DE VOUS ÊTRE LAISSÉ ROULER PAR LE TRIO DAWN-MAKHAROWSKY-POUTKINE » *et repentant* « D'AVOIR FOMENTÉ UN COMLOT. » ?

— C'est l'exacte vérité ! déclara le général. Et vous avez fidèlement traduit notre pensée à tous. J'ajoute que, désormais, les « Vengeurs d'Isis » ne sont plus !

— En ce cas, tout est pour le mieux, et je ne vois vraiment pas ce que je pourrais exiger de plus.

« Du moment que, très loyalement, vous reconnaissez votre erreur... »

— Vous pouvez même dire : nos crimes ! interrompit le vieillard.

— *N'exagérons rien, voulez-vous ?* fit James Nobody en l'arrêtant d'un geste, *si des crimes ont été commis, ils l'ont été par d'autres que par vous, et votre responsabilité n'est nullement engagée à cet égard.*

« *Tout ce qu'on pourrait légitimement vous reprocher, c'est d'avoir constitué une société secrète.* »

« *Mais, puisqu'elle est SECRÈTE*, nul, — sauf vous et moi, bien entendu, — *n'a besoin de le savoir.* »

« *Or, si quelqu'un parle, en cette affaire, ce ne sera certes pas moi :* »

« *Cela, tout simplement, parce que je vous tiens, tous autant que vous êtes, pour de braves gens et d'excellents patriotes.* »

« *Erreur n'est pas compte, que diable !* »

« *L'essentiel est que vous l'ayez compris et que, l'ayant compris, vous ne retombiez pas dans votre erreur !* »

Violemment ému, les yeux remplis de larmes, sanglotant presque, le vieux soldat bégaya :

— Vous êtes grand et généreux, mon enfant, et vous pouvez être assuré que, ni nous ni les nôtres, nous n'oublierons jamais l'« *aman* »⁽¹⁾ que, si largement, vous nous accordez. Merci !

Et, avant que' le grand détective ait pu s'opposer à ce geste, s'emparant de sa main, le général y posa ses lèvres...

Après quoi, s'étant profondément incliné devant James Nobody, lentement, il s'en fut suivi de tous ses amis...

Enthousiasmé, Bob Harvey s'écria :

— Ce que vous venez de faire, chef, est chic !

— C'est plus que chic, surenchérit Harry Smith ; c'est prodigieusement habile, car, désormais, notre vieille Angleterre n'aura pas de sujets plus fidèles que ces gens-là !

James Nobody répondit, songeur :

— J'en accepte l'augure...



Deux jours plus tard, la Cour suprême, jugeant à huis clos, condamnait à la peine de mort sir Arthur Dawn, Makharowsky et Sonia Poutkine qui, le lendemain, furent passés par les armes à l'intérieur de la citadelle.

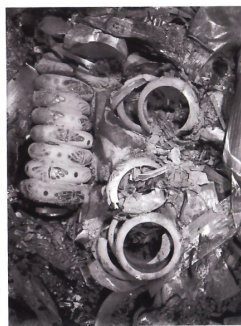
Entre temps, le trésor de Médamoud, entière-

ment reconstitué, était remis entre les mains du conservateur du musée des antiquités égyptiennes, lequel commit à sa garde Youssef-el-Saïd, promu au grade éminent de conservateur adjoint.

Quant aux « Vengeurs d'Isis », oncques n'en entendit plus jamais parler...



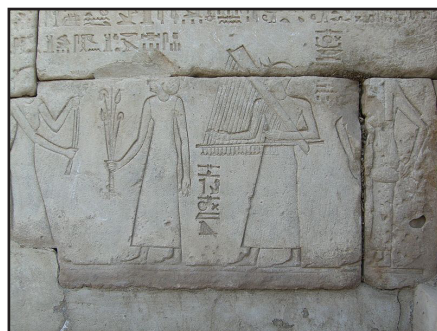
Oies peintes de Meidoum, Tombeau de Nefermaat, IV^{ème} dynastie.



Coffret contenant les bracelets de la Reine Hetephrès (*Son visage est plein de grâce*).

*Avant et après restauration.
Musée du Caire*

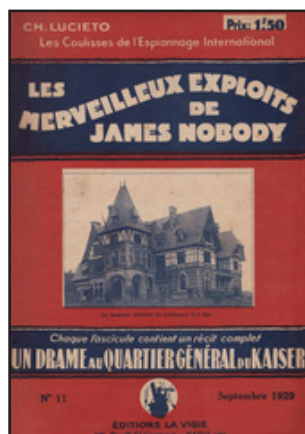
NOFRET
épouse du pharaon
SÉSOSTRIS II
Egypte Moyen Empire,
vers 1890 av. J. C.
Statue de la reine
Nofret : Basse-Egypte,
Tanis ; Diorite ; Moyen
Empire, XII dynastie,
Sésostris II ;
Le Caire.



Achèvement du mur extérieur du temple de Montou à Médamoud en Egypte.

Lire dans le Numéro de septembre :

« UN DRAME AU QUARTIER GÉNÉRAL DU KAISER »



CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.
- N° 5. — La Momie sanglante.
- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.
- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.

Pour paraître successivement :

- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions " *La Vigie* " 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

L'ESPION DU KAISER

60.000 Exemplaires vendus.

Chaque volume, broché **12 fr.**

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
<http://www.the-savoisien.com/>

